

M A R S 1 9 9 8

# LE COURRIER DE L'UNESCO



*l'au-delà*

**ENTRETIEN AVEC  
PAULO COELHO**

**ENVIRONNEMENT:  
L'ÉCOLOGIE DE LA MAISON**  
**PATRIMOINE:  
NAZCA (PÉROU)**

M 1205 - 9803 - 22,00 F



BELGIQUE: 160 FB. CANADA: 5,75 \$. CÔTE D'IVOIRE: 1540 CFA. CAMEROUN: 1760 CFA. GABON: 1760 CFA. MAROC: 35 DR. LUXEMBOURG: 158 FLUX. SUISSE: 6,90 FR. PORTUGAL (CONT.): 700 Esc.

Pendant plusieurs numéros, cette page présentera un choix de photos reçues lors du concours. Vous pouvez également les voir à l'exposition qui a lieu à l'Unesco (voir page 3 de couverture).



© Eugenio Manghi, Brnzio, Italie

Nunavut, le pays des Inuit. Photographie d'Eugenio Manghi (Italie).



© Richard Mann, Paris

Cinéma ambulant au Kirghizistan. Photographie de Richard Manin (France).

# l'au-delà



© S. Bassoule, Sigma, Paris

L'INVITÉ DU MOIS

**34**

**Paulo Coelho**

*Le célèbre romancier brésilien parle de sa quête personnelle.*



© Jorge Provenza, Caracas

PATRIMOINE

**44**

**Nazca (Pérou)**

*Ces immenses dessins tracés à même le sol il y a plus de 2 000 ans constituent une énigme archéologique.*

Notre couverture:

© Alan Kearney/Viesti Associates/Ask Images, Paris

*Au fil des mois* par **Bahgat Elnadi et Adel Rifaat** **5**

**Afrique: les souffles de l'univers** ..... **6**

par *Nimrod Bena Djangrang*

**Chine: la gestion du surnaturel** ..... **10**

par *Françoise Aubin*

**Inde: les cycles de la réincarnation** ..... **15**

par *A. S. Gnanasambandan*

**Enfer, Paradis et Purgatoire** ..... **19**

par *Jacques Le Goff*

**Une vision matérialiste de l'au-delà** ..... **25**

par *Greg Oxley*

**Aller-retour pour l'au-delà** ..... **29**

par *Peter Fenwick*

Consultante: *Souad Waheidi*

*La chronique de Federico Mayor* **38**

ESPACE VERT **L'écologie de la maison** par *France Bequette* **40**

NOTES DE MUSIQUE *Isabelle Leymarie s'entretient avec* **Ton-That Tiêt** **49**

**Pas de musique sans paroles** par *Adám Fellegi* **50**

NOS AUTEURS **50**

# LE COURRIER DE L'UNESCO

51<sup>e</sup> année

Mensuel publié en 27 langues et en braille  
par l'Organisation des Nations Unies pour l'éducation,  
la science et la culture.  
31, rue François Bonvin, 75732 Paris CEDEX 15, France.  
Télécopie : 01 45 68 57 45  
Courrier électronique : courrier.unesco@unesco.org  
Internet : http://www.unesco.org

Directeur: Adel Rifaat

## RÉDACTION AU SIÈGE

Secrétaire de rédaction Gillian Whitcomb  
Français Alain Lévêque  
Anglais Roy Malkin  
Espagnol Araceli Ortiz de Urbina  
Rubriques Jasmina Sopova  
Unité artistique, fabrication Georges Servat  
Illustration Ariane Bailey (01 45 68 46 90)  
Documentation José Banaag (01 45 68 46 85)  
Relations éditions hors Siège et presse  
Solange Belin (01 45 68 46 87)  
Duplication films Daniel Meister  
Secrétariat de direction Annie Brachet (01 45 68 47 15)  
Assistante administrative: Theresa Pinck  
Editions en braille (français, anglais, espagnol et  
coréen). (01.45 68 45 69)

## ÉDITIONS HORS SIÈGE

Russe: Irina Outkina (Moscou)  
Allemand: Dominique Anderes (Berne)  
Arabe: Fawzi Abdel Zaher (Le Caire)  
Italien: Gianluca Formichi (Florence)  
Hindi: Ganga Prasad Vimal (Delhi)  
Tamoul: M. Mohammed Mustapha (Madras)  
Persan: Akbar Zargar (Téhéran)  
Portugais: Alzira Alves de Abreu (Rio de Janeiro)  
Ourdou: Mirza Muhammad Mushir (Islamabad)  
Catalan: Joan Carreras i Martí (Barcelone)  
Malais: Sidin Ahmad Ishak (Kuala Lumpur)  
Kiswahili: Leonard J. Shuma (Dar es-Salaam)  
Slovène: Aleksandra Kornhauser (Ljubljana)  
Chinois: Feng Mingxia (Beijing)  
Bulgare: Dragomir Petrov (Sofia)  
Grec: Sophie Costopoulos (Athènes)  
Cinghalais: Neville Priyadigama (Colombo)  
Finnois: Riitta Saarinen (Helsinki)  
Basque: Juxto Egaña (Donostia)  
Thaï: Duangtip Surintatip (Bangkok)  
Vietnamien: Ho Tien Nghi (Hanoi)  
Pachto: Nazer Mohammad Angar (Kaboul)  
Ukrainien: Volodymyr Vasiluk (Kiev)  
Galicien: Xavier Senín Fernández (Saint Jacques-de-  
Compostelle)

## VENTES ET PROMOTION

Télécopie 01 45 68 57 45  
Abonnements Marie-Thérèse Hardy (01.45 68 45 65).  
Jacqueline Louise-Julie, Manichan Ngonekeo, Mohamed  
Salah El Din (01 45 68 49 19)  
Liaison agents et abonnés  
Michel Ravassard (01 45 68 45 91)  
Comptabilité : (01.45 68 45 65)  
Stock: Daniel Meister (01.45 68 47 50)

## ABONNEMENTS

Tél : 01 45 68 45 65  
1 an 211 francs français 2 ans: 396 francs  
Pour les étudiants 1 an 132 francs français  
Pour les pays en développement  
1 an: 132 francs français 2 ans: 211 francs  
Reproduction sous forme de microfiches (1 an)  
113 francs

Reliure pour une année 72 francs.

Paiement par chèque bancaire (sauf Eurochèque), CCP  
ou mandat à l'ordre de l'Unesco, ou par carte CB, Visa,  
Eurocard ou Mastercard

Les articles et photos non copyright peuvent être reproduits à condi-  
tion d'être accompagnés du nom de l'auteur et de la mention "Repro-  
duits du Courrier de l'Unesco", en précisant la date du numéro. Trois  
justificatifs devront être envoyés à la direction du Courrier. Les photos  
non copyright seront fournies aux publications qui en feront la  
demande. Les manuscrits non sollicités par la Rédaction ne seront ren-  
voyés que s'ils sont accompagnés d'un coupon-réponse international.  
Les articles paraissant dans le Courrier de l'Unesco expriment l'opinion  
de leurs auteurs et non pas nécessairement celles de l'Unesco ou de la  
Rédaction. Les titres des articles et légendes des photos sont de la  
Rédaction. Enfin, les frontières qui figurent sur les cartes que nous  
publions n'impliquent pas reconnaissance officielle par l'Unesco ou les  
Nations Unies.

IMPRIME EN FRANCE (Printed in France)

DEPOT LÉGAL C1 - MARS 1998

COMMISSION PARITAIRE N° 71842 - DIFFUSE PAR LES N M P P

Photocomposition et photogravure:

Le Courrier de l'UNESCO

Impression: Maulde & Renou

ISSN 0304-3118

N°3-1998-OPI 98-569 F

Ce numéro comprend 52 pages,  
un encart numéroté I-IV et un encart de 4 pages situé  
entre les pages 2-3 et 50-51.



© Mark Downey/Viesti Associates/Ask Images Paris

# au fil des mois

par Bahgat Elnadi et Adel Rifaat

**Q**ui peut se dispenser de se poser la question de l'au-delà?

Même celui qui n'y croit pas doit s'en expliquer, expliquer pourquoi tant d'autres y croient. Pour le matérialiste, la foi dans l'au-delà n'est que la réponse à un déficit d'être ici-bas. Elle rachète une existence frustrée de tout espoir, marquée par la misère, l'ignorance ou la peur, en promettant après la mort tout ce qui aura manqué durant la vie. L'au-delà est un mirage nécessaire.

Pour la plupart des religions, il est au contraire la réalité suprême. Mais elles ne le représentent pas toutes de la même manière. Chez les monothéistes, l'au-delà apparaît comme le lieu d'une sanction définitive, terrifiante — montée au Paradis ou descente en Enfer — promise à des humains dont l'âme est liée une fois pour toutes à un seul passage terrestre. Chez les animistes, l'au-delà n'est que l'autre face de l'ici-bas, la vie étant un principe cosmique qui traverse et déborde les naissances et les morts individuelles pour relier chacun aux autres, dans l'espace et dans le temps. Chez les tenants de la réincarnation, l'au-delà est la seule réalité — intemporelle et omniprésente — et les manifestations de l'existence ne sont que les reflets brisés de cette réalité, des illusions entretenues par le désir et par la peur, qu'il faut percer les unes après les autres pour atteindre à l'ultime principe.

L'au-delà se donne aussi en-dehors de tout système religieux. Les expériences dites de mort imminente — ou de retour à la vie après une période de coma — traversées par des millions de personnes, croyantes ou non croyantes, dans de nombreux pays, ont permis de rassembler à cet égard des témoignages d'une frappante similitude. La plupart en reviennent avec une même certitude — indépendante de leurs croyances — celle d'avoir entrevu un au-delà de lumière qui les a libérées de toute crainte de mourir.

Cette expérience fait un large écho à celle, plus fondamentale, de la quête spirituelle poursuivie depuis toujours par les mystiques. Ces derniers, en effet, quelle que soit la tradition à laquelle chacun d'eux se rattache, évoquent tous un état de béatitude qui dépasse non seulement les particularités religieuses, mais toute forme d'expression possible. Il s'agit d'un au-delà de la conscience ordinaire, cette conscience qui se fonde sur le message des cinq sens, requiert le fonctionnement normal du cerveau, l'utilisation d'un langage et l'affirmation d'un ego. Néanmoins, pour tous ceux qui ont accédé à cette grâce, elle est une évidence. Evidente indiscutable mais irréductible à l'entendement parce qu'elle se rapporte à une Réalité qui échappe à l'espace et au temps, à une Vie qui coule en nous de toute éternité et qui nous relie au Tout comme à notre plus intime secret.

Mais cet indicible, nous suggère notre invité, Paulo Coelho, peut se dévoiler au plus simple des mortels. Si celui-ci fait de sa vie l'accomplissement de sa propre vérité. S'il devient ce qu'il est.

Bain rituel dans le Gange, à Bénarès (Inde).

# Afrique: les souffles de l'univers

PAR NIMROD BENA DJANGRANG

L'au-delà, dans la tradition africaine, n'est pas une notion métaphysique. Il s'enracine dans les réalités concrètes et quotidiennes.

Tout écolier d'Afrique francophone a un jour psalmodié les vers que voici:

*Ecoute plus souvent*

*Les Choses que les Etres*

*La Voix du Feu s'entend,*

*Entends la Voix de l'Eau.*

*Ecoute dans le Vent*

*Le Buisson en Sanglots:*

*C'est le Souffle des Ancêtres morts,*

*Qui ne sont pas partis*

*Qui ne sont pas sous la Terre*

*Qui ne sont pas morts.*

Birago Diop (1906-1989), poète sénégalais, a intitulé son texte *Souffles*. Par ce substantif, il a circonscrit la place de l'homme dans l'espace. Chaque être, quel qu'il soit, *déborde* toujours le lieu où il se tient: il est *au-delà* de son site d'ancrage, *en excès* par rapport au point où il

devrait être assigné. On ne le voit que sur une face, l'autre demeurant *invisible*: c'est la définition de l'envergure qui est ainsi produite, celle de l'ombre portée ou l'*autre versant* d'un corps... Envisagé de la sorte, l'au-delà n'est pas une notion métaphysique. Au contraire, il s'enracine dans le concret: il est son âme, son énergie, son *Souffle*...

Le poème de Birago Diop, telle une chanson bien scandée, invite à saisir les «Souffles» qui animent les «choses»: le feu, l'eau, le vent, l'herbe, le buisson, la case, le sein d'une femme, la forêt, etc. Cette liste égrène les ingrédients du quotidien, elle recense l'environnement de l'Africain vivant à la campagne. La critique que l'on peut faire à Birago Diop serait celle-ci: l'usage de la majuscule est impropre pour qualifier le «Feu», la «Voix», les «Ancêtres» ou la «Terre». Si l'esprit des morts ou celui des divinités peut s'incarner dans ces phénomènes, il en constitue, cependant, le tissu le plus naturel. Les dieux, dans la tradition africaine, sont en général d'un commerce simple.

## *Dans la familiarité des dieux*

Les dieux sont les *souffles* de l'univers. Ainsi pourrait-on dire des religions africaines qu'elles sont une tentative de définition de la nature en termes de *force* et d'*harmonie vitales*. D'où le terme d'*animisme* qu'on leur accole le plus souvent. Si le poète nous invite à écouter «la Voix du Feu», celle de l'eau ou le «Buisson en Sanglots», c'est que ceux-ci sont le creuset de l'*énergie*, l'endroit où règne l'harmonie du monde.

Dans la teneur impalpable du «souffle» passe un fragment de la force cosmique qui soutient l'équilibre naturel. De l'Afrique de l'Ouest à l'Afrique centrale, de l'Afrique de l'Est à l'Afrique australe, l'être humain est conçu comme une partie intégrante de la nature. L'idée de domination ou d'exploitation de la nature n'y a pas cours. La religion consiste à accroître l'énergie cosmique dont l'homme est une par-



© Charles Leniers, Paris



© Marraud/Icone/Hoa Qui Paris

A gauche, porte d'un grenier dogon aux figures mythologiques (Mali).



Village parmi les dunes dans la région de Gao (Mali).

tic constitutive. Les manquements à la nature s'énoncent en termes de défaillance ou de rupture énergétique: il n'y a jamais ni *péché* ni *faute*. Ainsi les sacrifices sont-ils destinés à *réparer* le champ des forces vivantes.

Personne ne peut échapper à cette exigence. Dans les religions du *Vaudou*, dans le golfe du Bénin, le prêtre-médium qui, du fait de la maladie ou de la vieillesse, ne peut normalement veiller à la *recharge énergétique*, est tout simplement mis à mort. Car sa défaillance met en péril la nature et le corps social. La flamme du monde peut s'éteindre, ce qu'il ne faut pas: elle doit brûler sans discontinuer.

Comme nous l'avons souligné plus haut, la «flamme», le «souffle» ou l'énergie naturelle n'est pas un au-delà du monde: c'est là plutôt le «secret» du monde, sa part la plus intime.

Birago Diop écrit par ailleurs: «*Ceux qui sont morts ne sont jamais partis: / Ils sont dans l'Ombre qui s'éclaire / Et dans l'ombre qui s'épaissit... / Ils sont dans l'arbre qui frémit... / Ils sont dans la Case, ils sont dans la Foule: / Les morts ne sont pas morts.*» D'une certaine manière, tout se passe comme si le *monde visible* s'adossait exclusivement à son pendant *invisible*, invalidant de la sorte la rupture entre la mort et la vie. Les «visibles» sont appelés à veiller sur les «invisibles», le «corps» sur le «souffle».

En un mot, il n'y a que des vivants, visibles ou invisibles. La vie est ainsi faite que les visibles doivent gratitude et bienveillance aux invisibles. C'est pourquoi la prière aux dieux et aux esprits, les sacrifices qui leur sont dus sont effectués en toute discrétion. Point n'est ►

► besoin d'autels ou de temples monumentaux. Le rituel, les pratiques religieuses s'accomplissent dans le cadre domestique, avec les nourritures de tous les jours, le grain que l'on vient de récolter, l'eau répandue sur la terre sèche en signe de libation: on en boit ensuite...

## Le culte des morts

Dans *Souffles* s'énoncent, quand on y regarde de plus près, des intuitions relatives à l'immortalité des âmes. Du moins, quelque signe en éveille le soupçon. Ordinairement, nous représentons le souffle comme ayant la même ténuité que l'âme: celle-ci nous apparaît comme n'étant pas quelque chose de déterminé, comme à peine de l'air, un *presque-rien*. Ce «presque-rien», selon l'expression de Vladimir Jankélévitch, distingue du *rien* la nature immatérielle de l'âme, il traduit l'état d'une âme réduite à végéter, et, de ce fait, appelée à survivre aux désordres produits par la survenue de la mort.

Ces moments de «végétation» de l'âme hors de la vie ne sont pas un purgatoire. Exilée dans l'entre-deux du ciel et de la terre, l'âme ne peut se réfugier en Dieu, qui n'en veut pas. Si l'on se réfère aux mythes dogon (Mali), Dieu, après avoir créé le monde, s'en est définitivement éloigné. Pour les Khosa d'Afrique du Sud, Dieu est non seulement inaccessible, mais, en

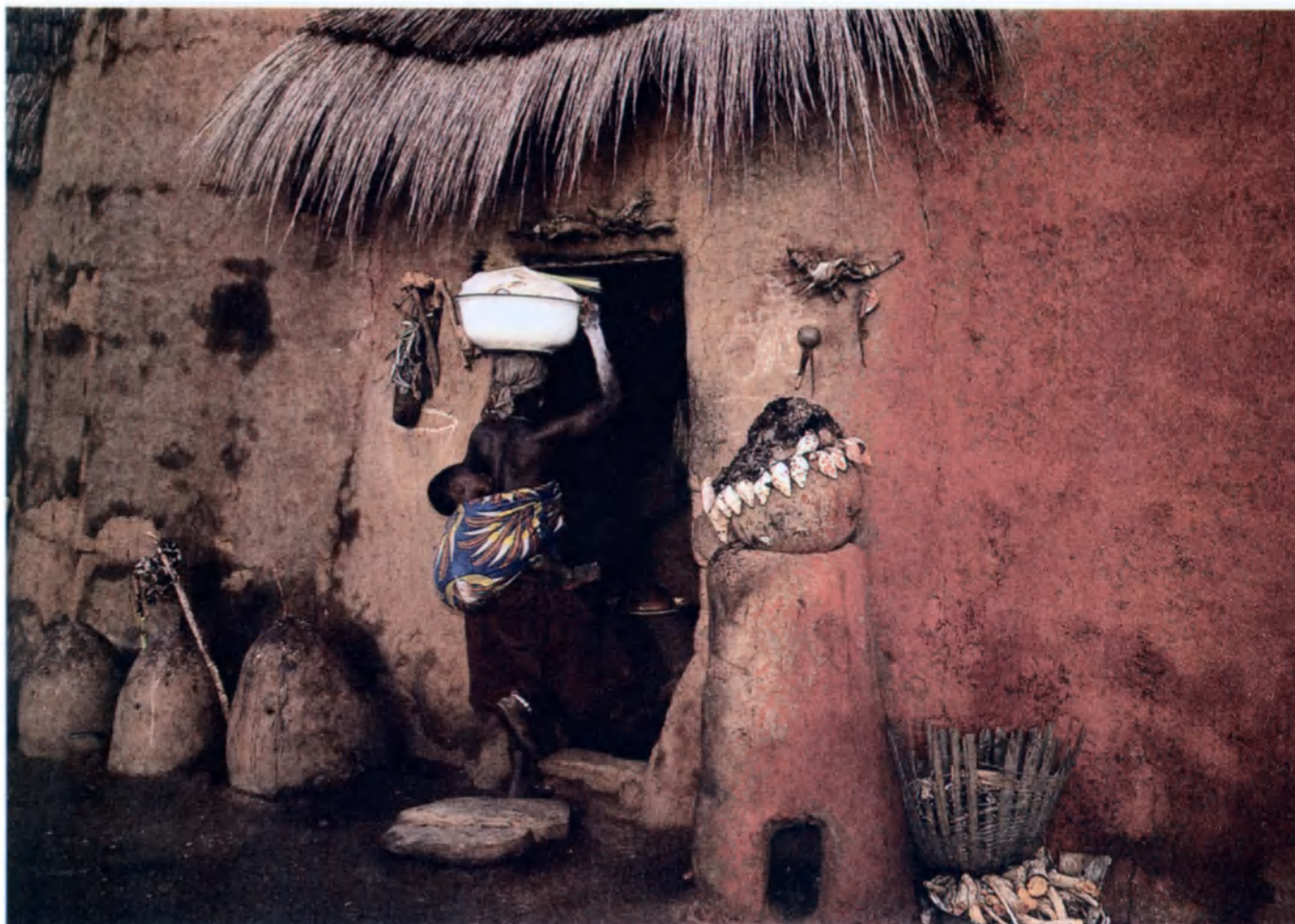
outre, il ne se préoccupe jamais du sort des humains, abandonnés à eux-mêmes, et ce depuis l'instant qui a suivi leur création. D'où les velléités malfaisantes des âmes exilées entre ciel et terre: si elles rendent malades un nourrisson, un chasseur, un riche étourdi, c'est qu'elles sollicitent leur retour à la vie; et ce retour a lieu lorsqu'elles deviennent le «parrain» ou l'«ancêtre», c'est-à-dire le *supplément d'énergie* des vivants.

Ainsi les hommes renouent avec la force, *souffle* de l'univers. Celui-ci est, dans sa «physique» même, un «organe» qui impulse de l'air, sinon frais, à tout le moins humide. Dans beaucoup de langues africaines, le même vocable désigne l'*esprit*, la *respiration* et la *faculté de penser*. Les morts aussi veulent «respirer». Leur passage de l'autre côté de la vie témoigne de ce qu'ils étaient; comme de parfaits «fonctionnaires», ils se sont *acquittés de la vie*. Ainsi, s'ils veulent redevenir des *êtres vivants*, c'est-à-dire des ancêtres, il faut que des autels et des sacrifices leurs soient érigés, suivis d'un rituel cyclique et permanent. Le sacrifice renouvelle la force vitale des morts, rééquilibrant l'ordre général du monde. «Les morts ont soif», disent les «initiés» Dogon. Les vivants sont non seulement appelés à *nourrir* les morts, mais, par ce geste, ils les soustraient à l'épuisement des énergies, appelée ici la «soif». Cette «soif» per-

«En Afrique, l'homme est une partie constitutive de l'énergie cosmique.» Ci-dessous, la Réserve nationale de Masai Mara, au Kenya.







© Béatrice Petit, Bruxelles

turbe les familles qui n'ont pas encore érigé des autels à leurs défunts. Ce manquement met les morts dans une situation précaire, et les vivants, eux, ne se portent pas mieux. Malaise et tension s'accumulent dans ces familles qui, alors, deviennent les victimes toutes désignées des maladies ou accidents divers.

C'est alors que survient un médiateur: le devin du village, le sorcier. Il indiquera le chemin à suivre: le culte des ancêtres, obligation salvatrice. Il suffira de redonner vie aux ancêtres, de leur «insuffler» l'énergie contenue dans le sang et les nourritures indispensables aux vivants. Car, tant que les morts n'ont pas été honorés, ils restent des agents perturbateurs de la quiétude des vivants. Pour les acclimater, il faut leur permettre de *sortir de la mort*. Il y a un *no man's land* au-delà de la vie et en deçà de la mort: il faut pouvoir les en faire sortir, seule façon de leur redonner le statut de vivants à *part entière*.

Comme l'a souligné Marcel Griaule, la pensée religieuse africaine est un hymne aux pouvoirs régénérateurs de l'eau. Celle-ci est le souffle et l'*humus* où quelque chose peut germer pour laisser croître tous les attributs de la vie. La pensée d'un au-delà représente l'acte par lequel vivants et défunts boivent à la mêmealebasse de l'eau vive. ■

Porte d'entrée d'une ferme fortifiée, ou *tata*, chez les Somba (Bénin). A l'extérieur, autels coniques, trophées et fétiches protègent l'habitation et font l'objet de sacrifices aux dieux et aux ancêtres.



Couple d'ancêtres en bronze. Sculpture dogon du 19<sup>e</sup> siècle (Mali).

© G. Dogliotti, Paris



© Charles Lenain Paris

# Chine: la gestion du surnaturel

PAR FRANÇOISE AUBIN

Les morts, les dieux et les vivants entretiennent dans la civilisation chinoise des liens fondés sur un solide pragmatisme.

Dans ses vues sur l'au-delà, la civilisation chinoise n'a jamais été figée. Quelques traits sont restés, certes, immuables. Les dieux y sont immanents: ils font partie du monde terrestre et, habilement manipulés, peuvent contribuer au bien-être matériel auquel chacun aspire, alors que dans les civilisations méditerranéennes, les dieux (ou le Dieu créateur unique) sont transcendants et siègent par-delà l'univers sensible. De temps immémorial aussi, l'âme humaine est dédoublée en une série d'âmes supérieures, vouées après la mort à un destin spirituel, et une série d'âmes inférieures, matérielles, attachées à la tombe et au cadavre.

Hormis ces thèmes, la vision de l'au-delà a évolué. Dans l'empire, fondé au 3<sup>e</sup> siècle avant notre ère, elle se limite le plus souvent, dans le peuple, à l'attente d'un séjour, peu attrayant,

aux sources du Fleuve Jaune. Ceux qui peuvent se le permettre tentent d'y échapper par la recherche forcenée de l'immortalité et des voyages extatiques sous la conduite d'un maître taoïste. Les disciples de Confucius, quant à eux, visent seulement à la rectitude morale mise au service du souverain. Ils ne voient dans l'immortalité qu'un thème allégorique de pureté mentale.

Entre le 3<sup>e</sup> et le 6<sup>e</sup> siècle de notre ère, l'introduction du bouddhisme bouleverse le paysage religieux, au prix d'une adaptation mutuelle. Acclimatée par la traduction de ses textes et l'absorption de croyances et de pratiques autochtones, cette religion indienne se mue vite en une religion chinoise. De son côté, le taoïsme réagit par des appropriations substantielles. Enfin, la religion populaire, c'est-à-



Lors d'une fête taoïste à Singapour, des billets de banque factices sont brûlés à l'intention des morts par leurs descendants.

dire celle que pratiquent les laïcs de toute classe sociale dans leur vie quotidienne, retient le principe d'un panthéon protecteur et celui de la piété filiale que le confucianisme persiste à défendre comme le modèle de toute vertu.

### Ames, tribunaux d'outre-tombe et monnaie de papier

Vers le 9<sup>e</sup> siècle, le décor de l'au-delà est définitivement établi. L'homme (on ne parle guère de la femme en la circonstance, sauf pour confirmer que dans l'autre monde comme dans celui-ci, elle suit son homme, mais, normalement, sans sacrifier sa vie pour lui) est doté de trois âmes ou séries d'âmes.

La spirituelle, le *hun*, reste attachée à la tablette funéraire qui commémore le souvenir du défunt sur l'autel familial et reçoit les hommages des descendants de celui-ci à coups d'encens et d'offrandes de nourriture. L'âme terrestre, le *p'o*, loge dans la tombe, nourrie elle aussi par les descendants lors des grandes fêtes des morts. La troisième âme, enfin, est soumise à une suite de jugements devant les tribunaux du monde souterrain localisés, selon la tradition la plus courante, sur le mont sacré de l'Est, le T'ai-shan, au Shantung.

Le pragmatisme de la civilisation chinoise trouve ici à s'exercer. Les tribunaux infernaux, quoique d'origine bouddhique, jouissent d'une organisation et d'une procédure calquées sur celles, bien réelles, des cours de justice impériale. Le mort s'y trouve dans la condition d'un prisonnier accusé d'un crime. Mais, tout comme dans la justice terrestre, un verdict favorable s'achète auprès de la justice infernale grâce à une monnaie de papier fournie en temps voulu par la famille du défunt.

Le séjour outre-tombe n'est pas un internement définitif, mais un passage plus ou moins long entre deux épisodes sur terre. Le délai normal en est de trois ans, sauf crime abominable, lequel vaut au coupable un plus long rôtissage au feu infernal. Normalement, surtout si les descendants du défunt ont, dans leur piété filiale, payé le bon prix pour son salut, celui-ci attend son terme de trois ans dans un purgatoire semblable au monde terrestre auquel il était habitué. Il y est pourvu de tout ce qu'il peut souhaiter grâce aux soins de ses pieux descendants, qui brûlent à son intention tout un équipement en papier: maison, meubles, argent et même, aujourd'hui, appareil de télévision et voiture.

L'incinération d'objets en papier à but funéraire est le moyen régulier de transfert de propriété dans l'au-delà. La trésorerie infernale prend soigneusement en compte la monnaie de papier qui lui est envoyée par la voie du feu. En échange des bons traitements posthumes de ses enfants et petits-enfants, le

défunt se montre envers eux un ancêtre tutélaire efficace. Il est autorisé par les puissances de l'au-delà à revenir sur terre, selon la théorie bouddhique de la transmigration des âmes, et il se réincarne habituellement, comme le veut la théorie confucianiste de la prééminence de la famille, dans sa propre descendance.

Un mort convenable, on l'a compris, est celui qui laisse derrière lui une postérité et un bien suffisants pour que soient nourries les âmes de la famille. Une âme doit, en effet, être sustentée décemment de viandes et de riz si l'on veut qu'elle soit bienveillante. Les esprits affamés, au contraire, reviennent errer sur terre sous la forme de spectres qui s'amuse à attirer le malheur autour d'eux. Plusieurs méthodes ont été trouvées pour annihiler leur influence néfaste, depuis le «mur des esprits» qui leur barre la route à l'entrée d'un village jusqu'aux pétards et aux miroirs qui les effraient, en passant par une offrande générale de nourriture lorsque les prisons infernales ouvrent leurs portes pour donner un jour de congé à leurs pensionnaires (c'est la Fête des Esprits, au milieu de l'été, devenue populaire non seulement en Chine mais aussi au Viet Nam, au Japon et en Corée).

### Naissance d'un panthéon populaire

Entre le 9<sup>e</sup> et le 13<sup>e</sup> siècle, ces âmes délaissées ont été peu à peu embauchées, pour que leur violence soit canalisée au profit de la communauté ►



A droite, la tortue et le serpent, symboles du yin et du yang. Estampe contemporaine chinoise.

© Roland et Sabrina Michaud/Rapho, Paris



► qui leur rend un culte. Les voici qui deviennent les protectrices du bon ordre surnaturel et du bien-être matériel d'un lieu donné. Cette création populaire d'un immense panthéon de divinités protectrices tirées, pour beaucoup d'entre elles, des victimes de mort violentes, à la guerre ou par accident, est un phénomène capital dont on découvre depuis quelques années toute l'ampleur dans la conception chinoise de l'au-delà. Les laïcs ont ainsi pris en main la gestion du surnaturel, domaine jusqu'à réservé aux spécialistes de la liturgie taoïste ou bouddhique, et établi directement des rapports de réciprocité avec le divin.

Si les dieux veulent bien vivre, il leur faut être efficaces, en écartant de la communauté qui les patronne (et qu'ils patronnent en retour) les dangers (épidémies, bandits, inondations) et en exauçant les vœux individuels des fidèles (descendance, réussite aux examens, guérison, fortune). Faute de quoi, abandonnés de tous, ils sont contraints de rentrer dans le rang des âmes délaissées. A l'inverse, les plus performants d'entre eux reçoivent une reconnaissance impériale sous forme d'un titre honorifique, qui peut être suivi, s'ils le méritent, d'une promotion dans l'échelle nobiliaire.

Entre le 10<sup>e</sup> et le 13<sup>e</sup> siècle, la Chine côtière du Sud connaît une amélioration sensible de son niveau de vie. Les dieux naissent et se déplacent avec les pèlerins et les marchands. Ils reçoivent le long de leur route des sanctuaires et ils se transforment au gré des besoins nouveaux. Lors des invasions qui frappent la Chine du Nord, les populations de la Chine du Sud font plus que jamais appel aux dieux guerriers et protecteurs.

### *Le ciel de l'Empereur de Jade*

Depuis le tournant de notre millénaire, les divinités ont irrévocablement pris possession de tous les points stratégiques. En ville, le dieu des fossés et des murailles est d'une importance essentielle; à la maison, ce sont les divinités du fourneau, du seuil, du puisard qui ont une position éminente. Les estampes du Nouvel An, les images coloriées, produites en série, représentant des divinités et des scènes fastes, décorent tous les foyers et sont changées chaque année.

Cette entrée en masse de divinités en tout genre a bouleversé, dans le cours du second millénaire, la vision de l'au-delà. Elle a adouci, humanisé l'au-delà, surtout lorsque, à partir du 14<sup>e</sup> siècle, les divinités féminines ont acquis une place de plus en plus importante. Et elle a contrebalancé l'au-delà infernal, répressif et administratif, par un au-delà céleste, formé

d'une cour de rois et d'empereurs placée sous la présidence benoîte d'une vieille divinité de la mythologie antique, l'Empereur de Jade.

Les menues divinités locales, de leur côté, restent proches de la vie quotidienne, à monter la garde dans les maisons, les villes et les villages, et au coin des routes. Lorsque la principale divinité domestique, le dieu du fourneau, va, au changement d'année lunaire, faire un rapport circonstancié sur les agissements, durant l'année écoulée, de chacun des membres de la maisonnée qui le nourrit et qu'il surveille, il ne descend pas aux enfers mais s'envole au ciel, à la cour de l'Empereur de Jade.

Il existe aussi, au moins depuis le 6<sup>e</sup> siècle, des paradis propres aux deux religions constituées (c'est-à-dire pourvues d'une liturgie aux mains de spécialistes religieux, à la différence des cultes populaires). Celui du taoïsme, centré sur le mont T'ai-shan, montagne sacrée qui recèle ►

**Danse avec la grue, peinture sur le thème des huit Immortels. Ces personnages mythologiques réunissent en eux des éléments des traditions taoïste, confucéenne et bouddhiste. Encre et couleurs sur soie de Chai Mying Kyong (1567-1621, Corée).**



Page de gauche, *Paradis d'Amithaba*, le «Bouddha de la Lumière infinie» que l'on voit assis, prêchant, au centre. Peinture sur soie chinoise provenant de Dunhuang (10<sup>e</sup> siècle).

© Roland et Sabrina Michaud/Rapho Paris

- ▶ l'entrée de l'enfer, est peuplé d'immortels, des êtres exquis et insaisissables: «Leur peau est fraîche comme la neige givrée, ils sont délicats et discrets comme des vierges. Ils ne mangent pas de céréales, mais aspirent le vent et boivent la rosée. Ils montent sur les nuages et les souffles, chevauchent les dragons volants pour aller s'ébattre au-delà des quatre océans [c'est-à-dire du monde habité].» Tous les adeptes du taoïsme, qui se livrent à l'ascèse, qui ont renoncé aux soucis du monde, qui jeûnent et se nourrissent d'herbes de la montagne, aspirent à une transmutation en immortels.

Le bouddhisme propose, quant à lui, un au-delà paradisiaque en deux versions. L'une, messianique et apocalyptique, est celle du Monde Futur, présidé par le Bouddha Maitreya, dont l'espoir a sous-tendu l'idéologie d'innombrables soulèvements populaires à travers les âges. L'autre, salvatrice, est celle de la Terre Pure, sise à l'Ouest et meublée de lotus en fleur et de pierres précieuses, que le Bouddha Amithaba ouvre à tout fidèle de sexe masculin (les femmes n'y ont pas accès) qui a fait sincèrement appel à lui. Mais ce paradis enchanteur et définitif s'est heurté à des résistances trop inhérentes aux croyances autochtones pour s'enraciner profondément en milieu chinois. L'idée d'un salut irrévocable, mettant fin à la chaîne des réincarnations, froissait en effet aussi bien la susceptibilité des fils pieux qui vénèrent l'âme de leur père, logée dans la tablette funéraire, que l'intérêt de la famille en quête d'âmes disponibles pour prolonger la descendance en se réincarnant dans les générations futures. ■



© Roland et Sabrina Michaud/Raoho, Paris

# Inde: les cycles de la réincarnation

PAR A. S. GNANASAMBANDAN

Divinités populaires du foyer.  
Estampe chinoise  
contemporaine.



© Rolané et Sabrina Michaud/Rapho, Paris

## Quel rôle a joué dans la société indienne la vieille croyance religieuse en la réincarnation ?

C'est l'histoire d'un chien qui se tient en Inde à la porte d'un temple, babines retroussées et prêt à mordre. Un autre chien s'approche et lui demande la raison de sa colère. «C'est qu'avant de renaître chien, j'étais le prêtre de ce temple. Mon supérieur, un homme très puissant, fit de moi son complice pour voler les bijoux de la déesse. Voilà pourquoi je me suis réincarné sous cette forme. Alors j'attends qu'il sorte pour lui sauter à la gorge.» «N'en fais surtout rien, répond l'autre chien, c'est moi qui étais ton supérieur dans ma vie antérieure.»

Cet apologue, comme bien d'autres, illustre une conception commune à toutes les écoles philosophiques de l'Inde : la vie n'est qu'une succession de naissances et de renaissances. Après sa mort, chacun de nous se réincarne sous une autre forme. Tous les humains ont déjà vécu plusieurs vies et en vivront encore beaucoup d'autres. Et c'est le comportement de chacun dans sa vie actuelle qui détermine la

forme que prendra cette vie future (être humain, animal, insecte, etc.) en vertu de la doctrine du *karma* (l'action) et de la réincarnation. Comme l'affirme le texte sacré de la Brihad Aranyaka, l'une des plus anciennes Upanishad : «De tes actes, de ta conduite dépend ton sort dans ta vie suivante. Qui fait le bien va au bien, qui fait du mal va au mal. On devient vertueux si l'on a fait preuve de vertu, méchant si l'on s'est livré à la méchanceté.»

Mais que devient l'âme du défunt après la mort et avant la renaissance ? Là-dessus les avis divergent, même si toutes les écoles croient à l'existence d'un monde céleste qui accueille les êtres justes et vertueux en récompense de leur conduite en attendant leur prochaine réincarnation.

Il y a divers degrés dans le bien comme dans le mal, aussi le monde céleste est-il divisé en sept régions ou niveaux différents, appelés *lokas* ; le monde souterrain où vont les méchants est ▶

Ci-dessus, crémation rituelle d'un défunt au bord de la Sabarmati à Ahmadabad, ville du Gujerat (Inde).



Le lac de Brahma dans le désert de Thar, au Rajasthan (Inde).

► également partagé en plusieurs régions. Chacune correspond à un degré de bonté ou de méchanceté. Ainsi le premier niveau du monde céleste est réservé aux adeptes qui ont accompli de bonnes actions, mené une vie pieuse, en observant les rites et en faisant des offrandes, mais sans réussir à contrôler leurs sens et leur esprit. Pour accéder à une région supérieure, il faut avoir appris à dominer ses émotions et ses pensées, ainsi qu'à maîtriser sa vie intérieure.

Seuls dans la hiérarchie des êtres, les humains peuvent cependant parvenir à s'affranchir du cycle des renaissances. Ce sort (*moksha*) est réservé aux heureux élus (*jnanis* ou *yogis*) qui ont su s'émanciper des servitudes du monde, c'est-à-dire du règne de la dualité, des antinomies telles que la souffrance et le bonheur, etc. Selon la *Bhagavad Gita*: «L'être serein absorbé dans l'Atman [l'éternité du soi] est maître de sa volonté. Il ignore les peines de la chaleur et du froid, de la douleur et du plaisir, de l'honneur

et du déshonneur.» Seul celui qui a su transcender les couples de contraires atteint le lotus ineffable des pieds du Seigneur.

Mais même l'âme qui a atteint le septième niveau du monde céleste n'est pas encore libérée du cycle des renaissances tant qu'elle ne s'est pas dépouillée de toute trace de désir, y compris le désir de s'affranchir du cycle.

Comme l'écrit le sage de l'Inde du Sud Tirumoolar: «Supprime tout désir. Supprime jusqu'au désir d'atteindre le lotus ineffable des pieds du Seigneur. Plus grand est le désir, plus grande est la souffrance.»

Certains pensent que la vie s'échappe du corps sous la forme d'un corps astral (*sukshma sarira*) et que c'est celui-ci qui accède au monde supérieur, ou au monde inférieur, qui attend le défunt selon le bien ou le mal qu'il a fait dans sa vie. D'autres croient que l'ultime pensée du mourant détermine sa réincarnation future. C'est pourquoi la philosophie indienne





La Roue de la Vie est l'un des symboles bouddhiques les plus anciens. Serrée entre les griffes de Yama, seigneur de la mort, elle dépeint les six mondes des renaissances possibles.

ridicule puisqu'elle n'a pour référence qu'un autre monde qui n'existe peut-être pas. Mais que dire alors des postulats de la science moderne sur l'atome, les forces électromagnétiques ou l'énergie, qui ne peuvent être perçus par nos sens, mais dont nous acceptons l'existence parce que nous voyons bien les effets de leur action?

Il y a toutefois une différence importante entre les théories scientifiques modernes et la conception indienne de la «chaîne de la vie». La doctrine darwinienne de l'évolution postule que la vie ne peut se modifier que dans un sens positif; pour les Indiens, même si l'on est parvenu à un haut niveau de spiritualité, on peut fort bien retomber dans les formes les plus basses d'existence si l'on se laisse aller à agir sous le coup de l'émotion ou de la colère. Personne n'est sûr de continuer à progresser d'une incarnation à l'autre, tout dépend des pensées et des actions de chacun dans sa vie précédente et du karma accumulé au cours des vies antérieures.

Cette foi profondément enracinée dans la chaîne de la vie a façonné la société indienne ▶

insiste sur la nécessité de s'endormir avec des pensées pures, en répétant le nom du Seigneur. Si l'on meurt dans son sommeil, on a ainsi l'espoir que l'âme, ennoblie par cette ultime pensée, se réincarnera à un niveau supérieur de vie spirituelle.

### *Les castes et le karma*

Comment cette philosophie fonctionne-t-elle dans la vie sociale? En Inde, il y a toujours eu une minorité respectée d'intellectuels et de penseurs et une majorité qui acceptait sans discussion leur enseignement relatif au cycle des naissances et des morts. Encore aujourd'hui, les villageois analphabètes sont convaincus que quelqu'un qui fait du mal à une autre personne renaîtra sous la forme d'un chien errant.

Cette doctrine du karma et de la réincarnation a longtemps servi de guide à une masse de gens sur la conduite à tenir pour accéder à une bonne réincarnation. On peut juger cette motivation



© Monique Pietri, Paris

► depuis des temps immémoriaux. En expliquant pourquoi certains sont plus talentueux, mieux placés dans l'échelle sociale, plus favorisés que d'autres, elle a conduit bien des gens à accepter l'inévitable tout en conservant leur sérénité. Quand on est persuadé d'être le seul responsable de son bonheur ou de son malheur, on n'est pas tenté d'en rejeter la responsabilité sur autrui. Comme l'a écrit un poète tamoul du troisième siècle avant J.-C.: «Tous les pays du monde sont notre patrie, tous les êtres humains nos frères; le bien ou le mal qui nous frappe, nul autre que nous ne l'inflige.»

Cela dit, au fil du temps, une élite intellectuelle s'est peu à peu imposée à la société, dont les membres ont compris que la théorie du karma et de la réincarnation pouvait être, entre leurs mains, un instrument utile pour faire taire les revendications de la majorité et perpétuer leur propre pouvoir. Le système des castes est ainsi devenu une hiérarchie inégalitaire fondée sur la naissance, les castes supérieures affirmant que les castes inférieures étaient destinées à les servir. Ces dernières, systématiquement privées d'instruction et inactives

dans l'ignorance, se résignaient à accepter la structure inégalitaire définissant leurs tâches dans ce monde.

C'est ainsi que pendant des siècles la théorie de la réincarnation a contribué à perpétuer les inégalités et les injustices d'un système de castes fondé sur la naissance. Un saint homme comme Tiruvalluvar avait beau proclamer que toutes les âmes naissent égales, comment son message aurait-il pu toucher une population à laquelle on refusait les moyens de le lire et de le comprendre?

Combien d'Indiens croient encore à la doctrine du karma et de la réincarnation, et qu'en pensent-ils au juste? Il est d'autant plus difficile de répondre à cette question que l'Inde moderne est devenue une société où règnent la concurrence et la course au profit, avec toutes les contraintes et compromissions que cela implique. Pourtant, la majorité des gens savent conserver une paix intérieure des plus remarquables. De quelqu'un qui a bâti sa fortune sans trop de scrupules, on entend souvent dire avec indulgence: «Qu'il amasse autant qu'il veut, cela ne lui servira à rien dans sa prochaine existence puisqu'il devra renaître les mains vides.» ■

Cet article est une adaptation d'une étude plus longue préparée pour le *Courrier de l'UNESCO* par le professeur A. S. Gnanasambandan.



Shiva dansant.  
Divinité suprême de l'hindouisme, Shiva est à la fois immobile et changeant, destructeur et créateur. Bronze de l'Inde du Sud (13<sup>e</sup> siècle).

# Enfer, Paradis et Purgatoire

PAR JACQUES LE GOFF

Dans l'Occident médiéval, l'Eglise chrétienne a développé une organisation complexe de l'au-delà, jouant surtout sur la peur.

L'au-delà des hommes et des femmes de l'Occident médiéval est, pour l'essentiel, celui du christianisme. Il recueille des héritages antérieurs, venus du paganisme gréco-romain, des religions et croyances orientales, de l'Ancien Testament et du judaïsme, mais il est surtout fondé sur les Evangiles et le Nouveau Testament.

Le christianisme est une religion de salut, celle qui a le mieux réussi pendant la période des débuts de l'ère chrétienne qu'on a appelée un «âge d'angoisse». La préoccupation du sort des hommes et des femmes après la mort y tient donc une place essentielle. Ce souci ne concerne pas seulement leur «état», mais la localisation de leur vie future.

Le christianisme professe en effet la résurrection des corps, dont la résurrection de Jésus après sa mort terrestre sur la croix est le modèle et la garantie. Le sort de l'humanité ressuscitée dépend de la volonté du Dieu tout-puissant, mais selon des règles qu'il a fixées, faisant dépendre la situation des hommes et des femmes dans l'au-delà de leur comportement pendant leur vie terrestre. Un système binaire distingue et oppose les lieux de l'au-delà ainsi que leurs habitants humains. Les «bons» après la résurrection qui intervient à la fin du monde vivent éternellement dans un lieu de délices, le Paradis; les «mauvais» sont condamnés à demeurer éternellement dans un lieu de supplices, l'Enfer.

De même que le Paradis de l'au-delà (ou Paradis céleste) doit être distingué du Paradis terrestre, l'Eden, dont il est la doublure éternelle, de même il faut distinguer l'«Enfer» lieu de supplice pour les damnés éternels des «enfens», proches du *shéol* juif et de l'Hadès ou Tartare païen gréco-romain: les justes qui n'ont



Le Paradis et l'Enfer,  
peinture de l'école bolonaise  
(Italie, 15<sup>e</sup> siècle).

pas connu le Christ — et n'ont pu par conséquent être baptisés — attendent que celui-ci y descende pour les en ramener. Au nombre de ces justes, on compte Adam et Eve.

## Les antichambres du Paradis

L'au-delà a suscité dès les premiers siècles du christianisme et pendant le Moyen Age toute une littérature apocryphe et des récits en marge de l'orthodoxie catholique. Un des grands domaines de l'imaginaire médiéval, il a inspiré une importante littérature de fiction et une riche iconographie témoignant de la fécondité et de l'activité créatrice des artistes médiévaux.

Le système Jugement dernier-Enfer-Paradis a posé aux chrétiens de difficiles problèmes dès les débuts du christianisme. La localisation des lieux de l'au-delà par rapport à la Terre a été vite établie: l'Enfer est situé sous terre, le Paradis se trouve dans le ciel et les termes Ciel et Paradis sont devenus synonymes, bien que la cartographie de l'au-delà ait longtemps distingué entre plusieurs ciels parmi lesquels le Paradis serait le plus haut, le ciel supérieur. De façon ▶

© C. Dagli Orti, Paris/Pnacothèque nationale, Bologne



► générale, ont coexisté un ciel cosmique naturel, dont la connaissance relève de la science — les médiévaux ayant largement emprunté à la cosmologie grecque antique —, et un Ciel métaphysique, séjour éternel de Dieu et des élus.

Les deux principales questions posées par l'au-delà sont la date du jugement par lequel Dieu envoie un défunt au Ciel ou en Enfer et la possibilité de suspendre le jugement définitif durant la période s'étendant entre la mort individuelle et le Jugement dernier.

Sur le premier point se sont affrontées deux conceptions qui ont toutes deux été admises par l'Église médiévale. Pour les uns, tous les morts devaient attendre le Jugement dernier, à la fin des temps, pour connaître leur sort dans l'au-delà. Pour d'autres, Dieu accueillait au Paradis, immédiatement après leur mort, les élus indiscutables, les saints. Ou bien ils échappaient au Jugement dernier ou celui-ci n'était pour eux qu'une formalité, une confirmation sans surprise.

En ce qui concerne la possibilité d'une attente dans un lieu particulier pour les futurs élus, diverses solutions ont été envisagées. Dans

les premiers siècles chrétiens, on a imaginé un lieu de rafraîchissement, le *refrigerium*, tout l'opposé du feu dévorant qui caractérisait l'Enfer. Une autre conception, qui a duré jusqu'au 13<sup>e</sup> siècle et donné lieu à une abondante iconographie, a fait attendre les futurs élus dans le sein d'Abraham. Dans tous les cas de figure, il y avait cependant absence de châtiments, de peines, de supplices, pour ces morts privilégiés qui étaient toutefois privés du plus grand bonheur dont jouissaient les élus définitifs au Paradis: la grâce de voir Dieu face à face, la *vision béatifique*. Ces conceptions allaient être bouleversées par l'invention du Purgatoire au 12<sup>e</sup> siècle.

### *Voyages et visites guidées*

Comment, pour les mortels, était-il possible de connaître, de leur vivant, au moins dans leurs caractéristiques principales, l'Enfer et le Paradis? En dehors des maigres informations données par la Bible, surtout par les Évangiles, les vivants pouvaient être informés par les récits de voyages dans l'au-delà. Ces récits dont l'origine se trouvait dans la littérature apocryp-



© G. Dagli Orti, Paris, Couvent de Saint Marc, Florence

**Le Jugement dernier**  
du peintre italien Fra Angelico  
(1387-1455). Détails: à  
gauche, les élus; à droite, les  
damnés.

tique juive et chrétienne se développèrent dans l'Occident latin surtout à partir du 7<sup>e</sup> siècle. Il s'agissait de récits faits par des hommes à qui Dieu avait accordé la grâce de visiter, souvent sous la conduite d'un ange ou d'un archange, l'Enfer et le Paradis, à l'exclusion du saint des saints paradisiaque, où réside Dieu, qui se dérobaient à leur vue.

Les principaux récits latins de voyages dans l'au-delà se présentent sous forme de visions dont bénéficiaient surtout des moines, le monastère étant considéré comme un lieu intermédiaire entre la terre et l'au-delà. Au 12<sup>e</sup> siècle, le voyage, raconté par un cistercien anglais, du chevalier Owein au «Purgatoire de saint Patrick» en Irlande consacre la transformation du paysage de l'au-delà par la localisation du Purgatoire.

Les descriptions du Paradis et de l'Enfer faites dans ces récits montrent que l'au-delà chrétien a recueilli la plupart de ses éléments dans l'imagerie des au-delà antérieurs. Elles doivent peu à l'Ancien Testament et à la tradition juive, à l'exception des deux thèmes paradisiaques du jardin d'Eden et de la Jérusalem céleste. L'enfer juïdaique qui sépare mal la tombe

de l'au-delà est un monde triste et sombre, le *shéol*, qui ne donne pas lieu à description.

Les principaux héritages d'images viennent d'Inde et surtout d'Iran et d'Égypte pour les supplices infernaux. Dans la Grèce antique, Orphée, Pollux, Thésée, Héraclès, Ulysse (au livre XI de l'*Odyssee*) sont descendus aux enfers, mais le grand héritage vient de Rome. C'est le voyage d'Énée dans les enfers au VI<sup>e</sup> livre de l'*Enéide* de Virgile. C'est sous terre qu'est situé le double au-delà qui, après la descente par un vestibule, la traversée du champ des morts sans sépulture et le passage du fleuve Styx, s'atteint par une bifurcation qui mène, à gauche au Tartare (Enfer), à droite aux Champs Élysées (Paradis).

L'image chrétienne de l'au-delà sera pour l'essentiel fixée dès le Haut Moyen Âge.

### *Supplices et délices*

Pour y accéder, il faut passer soit par le Jugement dernier, qui est collectif, soit par un jugement individuel. Dans le premier cas, l'acteur principal est le Christ, juge trônant dans un tribunal qui rappelle la justice romaine antique. Les verdicts tombent après consultation des livres — ▶

► tenus par les anges — où sont consignées bonnes et mauvaises actions des hommes. Dans le second cas, le moment capital est celui de la pesée des âmes effectuée après la résurrection par l'archange Gabriel sur une grande balance près de laquelle le portier du Paradis, saint Pierre, et le maître de l'Enfer, Satan, se disputent l'âme en pesant sur tel ou tel plateau de la balance. Le verdict rendu, les élus montent au Paradis, où saint Pierre leur ouvre la porte, et les damnés sont jetés dans la gueule de l'Enfer.

Le Paradis est un lieu de paix et de joie où jouissent les principaux sens des élus: fleurs et lumières pour les yeux, chants pour les oreilles, odeurs suaves pour le nez, goûts de fruits délicieux pour la bouche, étoffes veloutées pour les doigts (car les élus, pudiques, ont en général de belles robes blanches, seuls quelques artistes leur restituant la nudité retrouvée de l'innocence du Paradis terrestre avant la chute). Parfois le Paradis est entouré de hauts murs de pierres précieuses et comprend des espaces concentriques protégés eux aussi par des murs, chaque espace étant plus lumineux, plus parfumé, plus savoureux, plus harmonieux à mesure que l'on s'approche du centre où réside Dieu, qui tient en réserve la vision béatifique. Le Paradis de la Genèse était un jardin, conformément aux réalités climatiques et à l'imaginaire des Orientaux. Le Paradis de l'Occident médiéval, monde d'anciennes et de nouvelles villes, fut surtout conçu sous une forme urbaine à l'intérieur d'une muraille, sur le modèle de la Jérusalem céleste. Ce Paradis était strictement réservé aux bons baptisés, le baptême étant le passeport nécessaire (mais non suffisant) pour le Paradis.

### *L'invention du Purgatoire*

L'Enfer est caractérisé par le feu toujours renaissant qui brûle sans répit les damnés, n'éclairant que de fumées noirâtres et de rougeoiements effrayants un monde de ténèbres, de cris terrifiants et de puanteur. C'est un enfer rouge et noir. Le pire est que les damnés y souffrent perpétuellement de supplices cruels infligés par d'affreux démons. Quand on entrevoit le paysage, il est horrible, composé de montagnes escarpées, de vallées profondes, de fleuves et de lacs puants pleins de métaux en fusion, de reptiles et de monstres. A cet Enfer on est conduit soit par la chute dans un puits soit par l'épreuve ingagnable du cheminement au-dessus des gouffres sur un pont de plus en plus étroit et de plus en plus glissant. Il est parfois divisé en réceptacles enfermant les différentes catégories de pécheurs damnés, parfois d'un seul tenant, mais structuré en cercles spécialisés selon les châtements infligés ou en plans de plus en plus sombres et brûlants conduisant à une ultime profondeur où règne Satan en personne.

Si l'au-delà chrétien médiéval a recueilli une

grande partie de l'imagerie des au-delà païens, il présente une différence essentielle de structure. Enfer et Paradis n'y sont pas juxtaposés sous terre, mais ordonnés suivant un axe vertical, orientation symbolique fondamentale du système spatial chrétien: le Ciel supérieur, le bien, en haut, et l'Enfer inférieur, le mal, en bas.

Enfin, il ne faut pas oublier les relations qui unissent, dans l'espace et dans le temps, les vivants et les morts, Dieu, Satan et les hommes — c'est-à-dire la présence de l'au-delà éternel dans la vie terrestre. Les anges continuellement, le Fils de Dieu et la Vierge plus rarement, montent et descendent entre ciel et terre, entre Dieu



© Alinari Graudon, Paris/Palais Pitti, Florence

*Orphée aux enfers* (1594), huile sur cuivre du peintre flamand Jan Bruegel, dit Bruegel de Velours (1568-1625).



et les hommes. Ainsi font, venus de l'Enfer, les méchants démons et Satan lui-même. L'au-delà participe à l'histoire terrestre. Visions, miracles et merveilles, en dehors même des voyages exceptionnels de rares privilégiés, établissent les liens entre l'au-delà et l'ici-bas.

La pièce essentielle du système ne fut pas le Paradis, mais l'Enfer. L'Eglise catholique, pour inciter les chrétiens à travailler à leur salut, leur proposa davantage la peur de l'Enfer que le désir du Paradis. Face à la mort, ils craignirent moins la mort elle-même que l'Enfer. Ainsi s'installa, malgré quelques nuances, un christianisme de la peur.

L'au-delà bipolaire chrétien demeure à peu près inchangé jusqu'au 12<sup>e</sup> siècle. De grands changements religieux et sociaux aboutirent alors à la naissance d'une nouvelle société qui transforma sa vision du monde, non seulement ici-bas mais dans l'au-delà.

Saint Augustin avait divisé les hommes en quatre catégories: les «tout à fait bons» destinés au paradis, les «tout à fait mauvais» envoyés en Enfer, et les «pas tout à fait bons» et les «pas tout à fait mauvais» dont on ne savait pas très bien le sort que Dieu leur réservait. On imagina que les défunts qui, au moment de mourir, n'étaient plus chargés que de péchés ►

► «légers», s'en débarrassaient après la mort en subissant des «peines purgatoires» à travers un «feu purgatoire» ressemblant au feu de l'Enfer et situé dans des «lieux purgatoires» dont la localisation restait très vague. Dans la seconde moitié du 12<sup>e</sup> siècle, on inventa un lieu indépendant pour ces élus en sursis: le Purgatoire. Ce fut le «troisième lieu de l'au-delà», intermédiaire entre le Paradis et l'Enfer, qui disparaîtrait au jour du Jugement dernier, vide de ses habitants tous montés au Ciel.

Le temps du séjour au Purgatoire dépendait de trois facteurs. Il était d'abord proportionnel à la quantité de péchés (appelés désormais «véniels», c'est-à-dire rachetables — pour éviter l'Enfer —, par opposition aux péchés mortels, irrachetables) dont le défunt était chargé au moment de sa mort. Il dépendait ensuite des *suffrages* (prières, aumônes, messes) que des vivants, parents ou amis, payaient pour abrégier le temps de Purgatoire de certaines âmes. Enfin l'Eglise, contre paiement en argent, pouvait obtenir, pour certains défunts, le rachat de leur temps restant de Purgatoire. Ce furent les *indulgences*, dont l'Eglise à partir du 13<sup>e</sup> siècle fit un commerce de plus en plus grand. Le Purgatoire, enfin, était à sens unique. On n'en sortait que pour aller au Paradis.

Dans un Purgatoire qui ressemble à l'Enfer, les anges tendent la main aux âmes qui ont terminé leur temps de pénitence. Peinture murale (17<sup>e</sup> siècle, détail) de l'église Saint-Laurent de la vallée de la Tinée, dans le Sud de la France.



L'importance de ce troisième lieu, qui vidait partiellement l'Enfer et remplaçait le système binaire de l'au-delà par un système plus complexe et plus souple, conformément à l'évolution des «états» sociaux sur terre, et qui fut largement diffusé par les frères des ordres mendiants créés au début du 13<sup>e</sup> siècle (Dominicains, Franciscains), fut très grande.

## Le triomphe de la mort

Il assura le triomphe du jugement individuel à la mort et, complétant le système de confession individuelle obligatoire pour tous les vivants, au moins une fois l'an, (édicte par le IV<sup>e</sup> concile de Latran en 1215), il contribua grandement à l'affirmation de l'individu par rapport aux groupes et aux ordres. Il transforma les structures et les comportements sociaux ici-bas et fut à l'origine d'une mathématisation des péchés et des pénitences qui engendra, en ce temps d'essor du commerce et des marchands, une «comptabilité de l'au-delà». Enfin, il accrut considérablement le pouvoir de l'Eglise (qui au 13<sup>e</sup> siècle avait fait de l'existence du Purgatoire un dogme) sur les morts, étendant à l'au-delà du Purgatoire, par l'intermédiaire des suffrages et des indulgences, qui dépendaient d'elle, un pouvoir de juridiction qui n'appartenait auparavant qu'à Dieu.

En cette époque de mise en ordre de la nouvelle société terrestre au milieu du 13<sup>e</sup> siècle, la cartographie et le système de l'au-delà (de saint Bernard à saint Thomas d'Aquin) se fixèrent. Au système fondamental des «trois lieux»: Enfer, Purgatoire, Paradis, se surajoutèrent deux autres lieux, deux limbes: le limbe des patriarches — ancien séjour des justes avant l'incarnation du Christ et l'institution du baptême — qui allait être vidé par Jésus lors de sa descente aux Enfers, d'où il fit remonter les habitants au Ciel, et le limbe des enfants — séjour des enfants morts avant d'avoir reçu le baptême.

La nouvelle organisation de l'au-delà inspira le grand chef-d'œuvre de la littérature chrétienne médiévale qu'est la *Divine comédie* de Dante (début 14<sup>e</sup> siècle), où le poète, guidé par le poète romain antique Virgile, visite tous les lieux de l'au-delà: les cercles de l'Enfer renfermant les damnés par catégorie de péchés mortels, ceux du Purgatoire, figuré comme une montagne que l'on gravit pour parvenir aux beautés et aux joies du Paradis.

L'étude de textes et d'images du 15<sup>e</sup> siècle a permis de poser la question: les hommes et les femmes de la fin du Moyen Age croyaient-ils encore à l'Enfer? Cette croyance, malgré les efforts de l'Eglise, semble alors très atténuée. C'est que les chrétiens, manifestant l'apparition d'une sensibilité moderne, avaient maintenant surtout peur de la phase précédant l'au-delà: la mort elle-même. ■



# Une vision matérialiste de l'au-delà

PAR GREG OXLEY

Vu sous un angle marxiste, l'au-delà apparaît comme un instrument de pouvoir aux mains des classes sociales dominantes.



L'Echelle des Vertus, copie d'une enluminure médiévale de l'*Hortus Deliciarum* (Le Jardin des délices), ouvrage aujourd'hui perdu.

La notion d'au-delà est presque aussi vieille que l'humanité. L'environnement physique où l'homme primitif luttait quotidiennement pour sa survie était pour lui une source d'interrogations constantes auxquelles ses connaissances empiriques — la « science » de l'époque — ne lui permettaient pas de répondre. L'histoire de l'humanité — par opposition à celle des populations simiesques plus ou moins évoluées — commence avec celle de la production de ses propres moyens de subsistance. C'est le niveau de complexité atteint dans la fabrication des armes et des outils nécessaires à la satisfaction de ses besoins qui a déterminé sa conception du monde.

Tant que les lois présidant aux phénomènes naturels ont échappé à son entendement, l'homme a conçu le monde comme animé par des forces indomptables, omniprésentes et influant sur son propre destin. Des « esprits » habitaient ainsi les arbres, les forêts, les fleuves

et les marais, animaient les cieux, le vent, la pluie, la lumière et les ténèbres, les animaux dont il se nourrissait. Jusque dans ses propres rêves, ses pensées, son imagination l'homme voyait l'un de ces « esprits » à l'œuvre.

Les premières civilisations ont vu s'accroître la maîtrise de l'homme sur son environnement, ce qui a changé sa conception du monde, comme l'attestent les traces écrites et les représentations artistiques qu'il nous a laissées. Peu à peu, dieux et esprits ont quitté ce monde-ci pour un au-delà lointain qui leur était propre, d'où ils jugeaient de la grandeur et des vertus des hommes, leur distribuant récompenses et punitions.

Chaque progrès technique en matière de production modifiait l'équilibre des relations entre les producteurs ainsi qu'entre ceux-ci et leur environnement. Ces transformations se répercutaient ensuite sur leur conception du monde. Une fois les phénomènes naturels perçus et compris comme le fruit de processus naturels, la croyance aux forces divines ou spirituelles tendra à s'affaiblir pour finir par disparaître avec un certain retard. Les philosophes matérialistes au 19<sup>e</sup> siècle affirmaient que « la conscience humaine est à la traîne des événements ».

Le développement des moyens de communication, l'extension des échanges commerciaux et l'apparition de langues véhiculaires couvrant de vastes territoires contribuèrent à saper les fondements des croyances locales pour faire le lit d'une nouvelle hiérarchie de croyances plus universelles. La naissance du ►



© Selva, Paris

Levée de la dîme par l'Église sous Innocent II (12<sup>e</sup> siècle). Gravure française parue au 19<sup>e</sup> siècle dans *l'Histoire des papes* de Maurice La Châtre.

- monothéisme traduit une perception unitaire du monde, conçu comme un tout dont les multiples composants sont liés les uns aux autres et en interaction constante.

Les fondements de la croyance de l'homme en l'existence d'autres mondes apparaissent donc, au cours de l'histoire, comme autant de tentatives d'explication de son univers physique qui comblent, pour ainsi dire, le vide dû à des connaissances empiriques encore rudimentaires.

### *Un moyen de pression*

Mais là n'est pas la seule raison d'ancrer de telles croyances dans la conscience collective. Dès lors que les techniques de production libèrent une partie de la société du travail physique, entraînant du même coup sa stratifica-

tion en couches antagonistes, les relations de l'homme au monde des esprits traduisent non seulement le niveau de développement culturel général d'une société, mais aussi les relations sociales qui se sont établies entre ses divers groupes et classes. La conception des dieux et autres puissances surnaturelles devient un élément du conflit social, les couches dominantes inventent à leur usage une vision de l'au-delà qui justifie leur maintien au pouvoir.

L'histoire du christianisme en fournit un excellent exemple. A chaque étape de son histoire ses idées reflètent les pressions politiques et idéologiques à l'œuvre dans les groupes sociaux en présence. Pendant des siècles, l'Église catholique romaine a ergoté sur l'origine du diable, son rôle dans la Création, l'étendue de ses pouvoirs et ses relations avec Dieu. Ce serait une erreur de ne voir dans ces interminables



Le 10 décembre 1520, Martin Luther, le réformateur allemand, brûle publiquement sur la place de Wittenberg la bulle du pape *Exsurge Domine* l'invitant à se rétracter. Gravure française du 19<sup>e</sup> siècle.

© Selva, Paris

Le réformateur allemand Thomas Münzer prêchant dans la région de Klettgau. Gravure du 19<sup>e</sup> siècle.



© Jean-Loup Charmet, Paris

débats que le produit d'une imagination enfiévrée. Ce besoin de définir avec précision la fonction du diable traduit un vrai problème politique. Pour Rome, la puissance de Satan justifiait l'alliance de l'Eglise avec l'Empire, garantissant à ce dernier une protection efficace contre les attaques du démon. Il ne fallait surtout pas minimiser les pouvoirs du diable. Mais, d'un autre côté, la tendance à voir derrière le moindre malheur la main du diable comportait pour Rome un danger: celui de susciter un plus grand respect pour la puissance du malin que pour celle de son divin adversaire — dont les paysans pauvres, par exemple, avaient parfois plus de mal à déceler l'influence. D'où la nécessité de restreindre, quand même, l'empire du diable ici-bas.

Grand propriétaire terrien, l'Eglise appartenait *de facto* à la classe dominante de la société féodale et son conservatisme idéologique était l'exact reflet de cette position. Les représentations du Ciel et de l'Enfer proposées par l'Eglise médiévale renvoient ainsi une image idéalisée de l'ordre social en vigueur à l'époque. Dieu, le souverain, trône au sommet d'une pyramide d'ordres sociaux où les plus bas sont soumis à l'autorité des plus hauts, qui la détiennent de Dieu lui-même. Le Paradis, dans cette représentation, est un lieu de joie, de paix et de bien-être total.

En revanche, ceux qui, durant leur séjour sur terre, s'attiraient la colère de Dieu (dont la parole était évidemment interprétée par l'Eglise catholique romaine) étaient condamnés à rôter

éternellement en Enfer. Aujourd'hui encore, on peut voir sur les murs de nombreuses églises des images terrifiantes de ce qui attendait en Enfer ceux qui s'étaient écartés du droit chemin de l'orthodoxie religieuse. L'Enfer et le Paradis sont deux notions indissociables. La crainte qu'inspirait l'Enfer au paysan du Moyen Age était l'un des moyens les plus sûrs de l'amener à faire tout ce qu'il fallait pour s'assurer une place au Paradis!

## *Le ferment social des croyances religieuses*

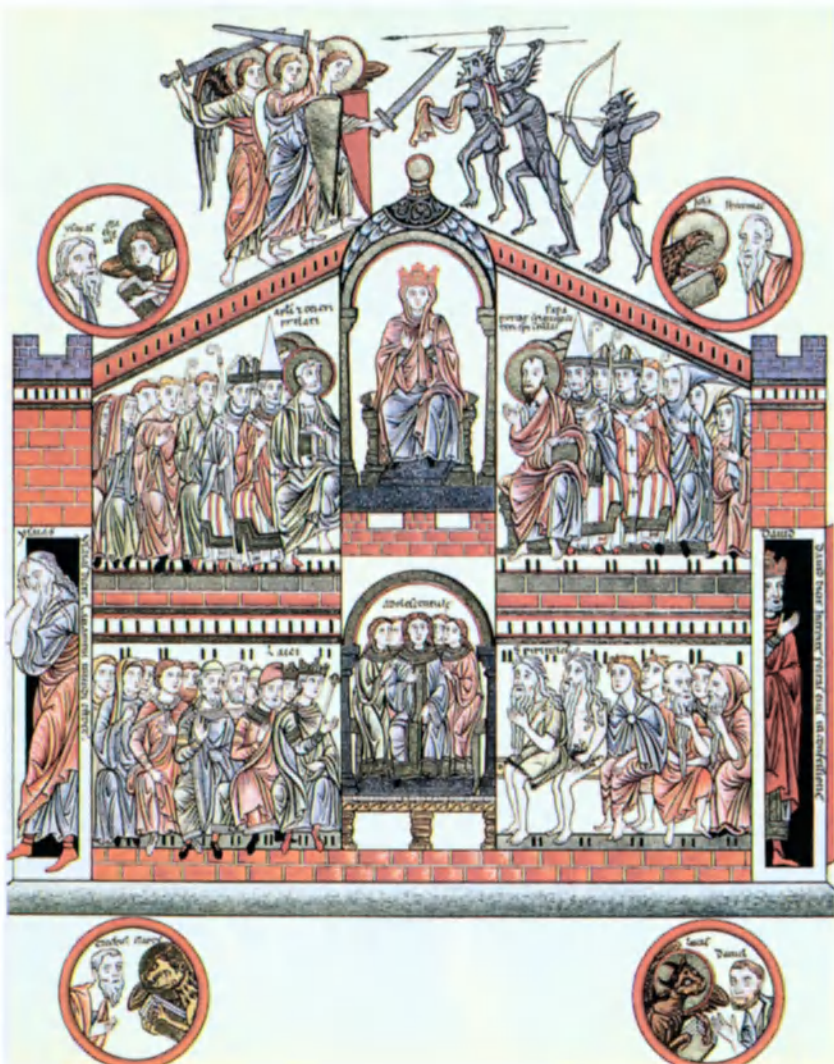
En période de troubles, quand les antagonismes sociaux exacerbés atteignent le point où les conflits d'intérêts éclatent en lutte ouverte, voire en guerre civile, les interprétations de la parole de Dieu et la place de l'autre monde dans les affaires terrestres s'ajustent plus directement au discours idéologique pour ▶

► épouser les besoins et les intérêts des forces en présence.

Les exemples ne manquent pas, même en dehors du monde chrétien, mais on en trouvera un particulièrement frappant à l'époque de la Réforme et des guerres paysannes qui secouèrent le premier quart du 16<sup>e</sup> siècle germanique. La critique violente du clergé catholique formulée alors par Luther est aussitôt perçue comme le signal de la révolte par toutes les couches sociales qui cherchaient à en secouer le joug. Les marchands, la petite noblesse, les princes locaux, et une fraction du bas clergé, avaient tous quelque chose à gagner à l'affaiblissement du pouvoir de Rome et à la confiscation des biens de l'Eglise — dont une bonne partie avait été acquise au moyen d'impôts forcés, de documents falsifiés ou de chantage politique. Quant à la paysannerie, qui portait sur ses épaules tout le poids de l'édifice féodal, c'est elle qui avait le plus à gagner à un bouleversement de l'ordre social.

Mais l'ampleur et la violence des soulèvements paysans allaient par la suite inciter Luther à modérer le ton (très virulent au départ) de ses attaques et à prôner une résistance plus « passive »

La Cité de Dieu, copie d'une enluminure médiévale de l'*Hortus Deliciarum* (Le Jardin des délices).



face à la hiérarchie catholique. Il finit par se retourner contre les « hordes paysannes meurtrières », appelant les princes à les « écraser ». Au terme d'une guerre civile sanglante, les armées paysannes furent finalement vaincues et l'un de leurs plus brillants porte-parole, Thomas Münzer, mis à mort avec d'autres.

Pour Münzer, la notion d'un Paradis accessible dans une autre vie n'était qu'un attrapenigaud à l'intention des pauvres. Il voulait le Paradis de ce monde et que la volonté de Dieu s'accomplisse dans l'action révolutionnaire. L'Enfer était assimilé à l'ordre social contemporain, régi par « des voleurs et des assassins ».

## Le Paradis sur terre

La doctrine de Münzer est révélatrice de la transposition religieuse des aspirations sociales et économiques d'une classe donnée — en l'occurrence la paysannerie pauvre de l'époque. Sa vision du Royaume de Dieu était celle d'une société sans classes, où le travail autant que ses fruits étaient partagés, où la propriété privée n'existait pas — ou plutôt était équitablement répartie entre tous.

Un phénomène voisin se produisit au moment de la Première Révolution d'Angleterre, qui renversa la monarchie. Là, le protestantisme des débuts, notamment celui en vigueur dans les rangs de l'« armée nouveau modèle » de Cromwell, avait beaucoup en commun avec la doctrine de Münzer et s'accompagna d'une floraison de mouvements visant à instaurer le « Paradis sur terre » par la formation de petites communautés fondées sur le partage de la propriété et des revenus. La foi dans le salut de l'âme et dans une vie future, très forte en période d'inertie, recule dès que les forces sociales se concentrent et entrent en action à grande échelle. Même le fameux cri de guerre de Cromwell révèle le rôle mineur que le « Défenseur de la foi » attribuait au Ciel dans les affaires de ce monde: « Ayez foi en Dieu et gardez votre poudre au sec. »

Les idées religieuses dominantes d'une époque donnée dans une société donnée ne surgissent ni du vide ni de pures spéculations intellectuelles: elles sont étroitement liées au mode de vie des sociétés qui les voient naître. L'autre monde remplit une fonction définie dans la société humaine; cette fonction évolue constamment pour s'adapter aux réalités des différents groupes et classes sociaux. En dernière analyse, si l'on adopte une perspective globale de l'histoire, aucune croyance religieuse ne peut être séparée de son substrat économique et social ni ne peut être affranchie de la pression qu'exercent sur elle les intérêts matériels des groupes sociaux en présence. ■

# Aller-retour pour l'au-delà

PAR PETER FENWICK



© Steve Schapiro, Sygma, Paris

Nombreuses sont les personnes qui sont passées de l'«autre côté» et en sont revenues. Leurs récits de cette expérience révèlent de troublantes concordances.

Dans *Heaven can wait* (*Le ciel peut attendre*), film américain de 1978, Warren Beatty (ci-dessus) interprète le rôle d'un joueur de football mort avant son heure et à qui une seconde chance est donnée sur terre.

Depuis que l'homme a acquis la certitude de la mort, il n'a cessé d'en mettre l'irréversibilité en doute. Il n'y a rien de nouveau, en effet, dans l'idée qu'on puisse revenir d'entre les morts pour raconter ce qu'on y a vu. C'est le propos de nombreux mythes et légendes vieux, pour certains, de plus de 2 000 ans. Mais il a fallu attendre 1973 et la première anthologie contemporaine\* de récits de personnes ayant eu une expérience de mort imminente (EMI) pour que la science daigne se pencher sur ce phénomène.

Les données fournies par l'étude des expériences de mort imminente sont fascinantes en soi et posent des questions passionnantes. Il faut d'ailleurs préciser que toutes les personnes qui vivent de telles expériences ne se trouvent pas nécessairement au seuil de la mort. On peut avoir une EMI en situation d'angoisse intense, de terreur ou de souffrance extrême, sous anesthésie générale ou au moment de la parturition,

en période de sommeil ou de manière spontanée. D'un autre côté, frôler la mort n'entraîne pas automatiquement une EMI.

Des études comparatives montrent que ces expériences sont fortement colorées par les différents schémas culturels. Toutefois, le nombre d'EMI vécues par des enfants encore trop jeunes pour avoir été marqués par ceux-ci nous invite à ne pas y voir un pur produit culturel. Quant à l'hypothèse selon laquelle il s'agit de rêves ou d'hallucinations, elle n'explique en rien pourquoi tant de personnes font les mêmes rêves ou ont les mêmes hallucinations.

## L'autre côté

S'il n'y a pas deux EMI identiques, toutes se ressemblent assez pour que le phénomène soit troublant en soi. Dans la plupart des cas, l'EMI est une expérience émotionnelle intense, dont le sujet garde longtemps un souvenir particulièrement vif. Le docteur Bruce Greyson a décrit une EMI type, mais l'ordre dans lequel se succèdent les phénomènes varie et ceux-ci sont loin de se reproduire tous à chaque fois.

L'expérience débute souvent par une sensation de paix, de joie ou de félicité décrite comme dépassant de loin le simple bonheur. Chez les personnes souffrant physiquement, ▶

\* *Life after life* (La vie après la vie), par le psychiatre américain Raymond Moody.



© Graudon, Paris/Palais ducal, Venise

► la douleur disparaît. Suit une sensation de détachement de soi: la personne a l'impression de quitter son corps et de planer vers un point élevé, généralement le plafond, d'où elle contemple sa dépouille. Certains s'enfoncent alors dans une sorte de tunnel sombre qu'ils longent rapidement, sans effort, comme en lévitation, en direction d'un point lumineux à l'autre extrémité qui grandit à mesure qu'ils s'en approchent.

Cette lumière est, pour beaucoup, l'élément le plus significatif de leur expérience. Tous — ou presque — la voient blanche ou dorée, brillante mais non aveuglante. La personne se sent généralement aspirée vers elle. Elle prend parfois la forme d'un «être» lumineux à la présence très forte, dégageant un intense flux émotionnel et rayonnant de chaleur et d'amour.

Tous, à un moment ou un autre, sentent qu'une sorte de barrière se dresse entre eux et la lumière. Ce peut être une barrière matérielle, comme une porte ou une clôture, ou le simple sentiment qu'ils ont atteint une limite infranchissable. Certains entr'aperçoivent alors de l'autre côté une scène pastorale idyllique, ou y voient des gens, généralement des membres décédés de leur propre famille, qui leur font signe, soit de les rejoindre, soit de faire demi-tour.

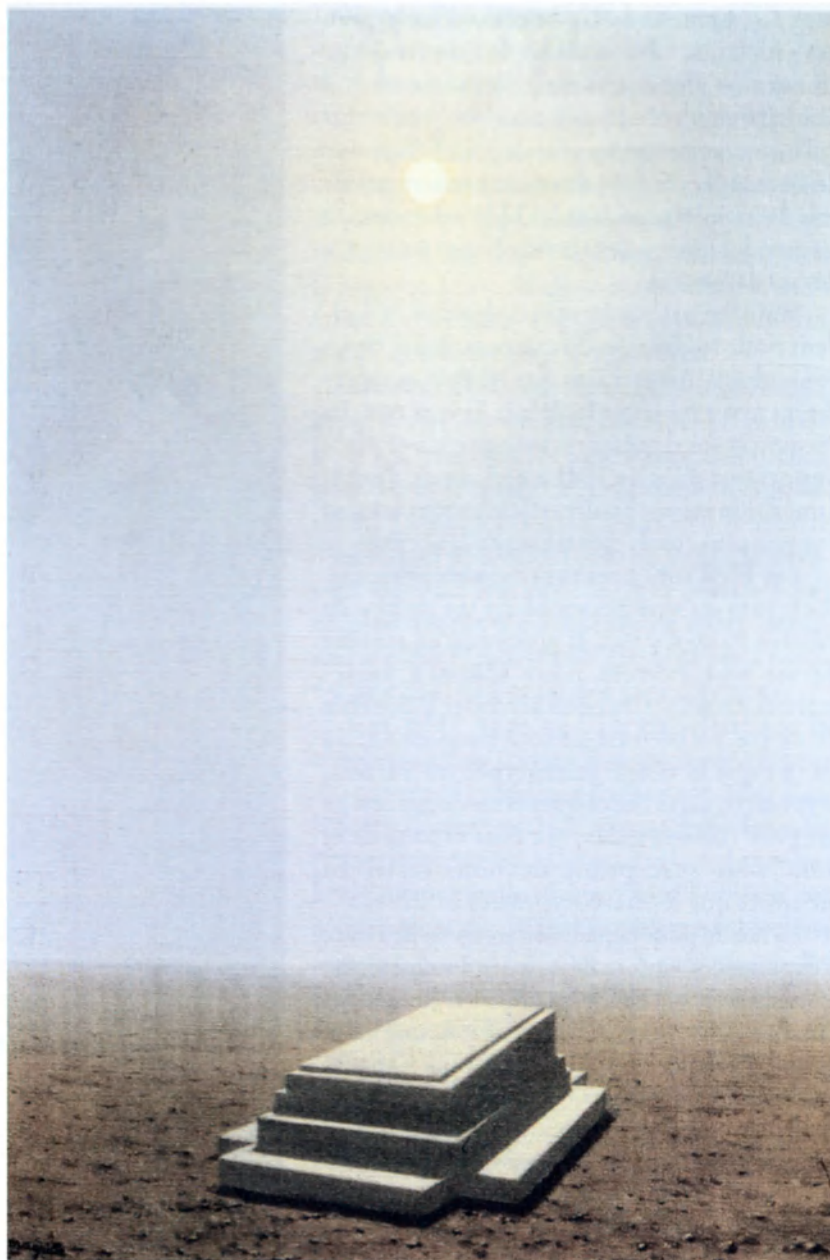
Le sentiment que l'heure de partir n'a pas sonné est également l'un des traits les plus partagés par les sujets d'EMI. Certains décident alors d'eux-mêmes de revenir sur leurs pas, la plupart du temps poussés par le sentiment que leur famille a encore besoin d'eux. D'autres sont renvoyés par l'être de lumière, ou par les proches, qu'ils ont vus là-bas.

Ceux qui voient leur vie défiler devant eux, comme au jour du Jugement dernier, sont beaucoup plus rares. D'aucuns ont la prescience d'événements à venir les concernant et sont informés de tâches à accomplir à leur retour parmi les vivants. Tous réintègrent leur corps physique assez brusquement et comparent généralement cette sensation à celle que pourrait éprouver un objet brutalement ramené en arrière par un élastique ayant atteint son point de tension maximale.

## *Divergences et convergences*

La grande majorité des personnes qui ont vécu une EMI déclarent ne plus craindre la mort et voir la vie différemment — celle-ci acquérant plus de sens et de prix. Certains se trouvent confortés dans leurs croyances religieuses, tandis que d'autres, non-croyants ou agnostiques, reviennent convaincus que la mort n'est pas la fin de tout. Quelques-uns, enfin, croient avoir reçu des pouvoirs paranormaux, comme le don de double-vue ou celui de guérison.

Les EMI sont fascinantes à deux points de



*L'au-delà* (1938),  
huile sur toile du peintre belge  
René Magritte.

Page de gauche, «Les élus»,  
détail du *Paradis céleste*, un  
volet des *Visions de l'au-delà*  
(vers 1500-1516) du peintre  
hollandais Jérôme Bosch.

vue. D'abord, elles sont très répandues. Certaines enquêtes laissent entendre qu'entre 1/10<sup>e</sup> et 1/3 des accidentés cardiaques ont eu une EMI. Avec de telles proportions, une étude de prospective devient tout à fait envisageable. En second lieu, tout porte à croire que c'est une expérience universelle et non le produit d'une culture donnée, même si elle reste fortement influencée par les schémas culturels des uns et des autres.

Les Indiens, par exemple, mentionnent rarement dans leurs récits le fort sentiment de paix ou de joie qui semble caractériser les expériences européennes. De même, l'impression de quitter son enveloppe charnelle et de longer un long tunnel font rarement partie de leur expérience. Au lieu de cela, les Indiens sont pris en charge par des «messagers» et, à la suite d'une sorte de cafouillage administratif — souvent une erreur sur l'identité de la personne —, reconduits à leur point de départ. Les stigmates, par contre, ►

► sont assez courants. Un homme dont la peau des genoux était crevassée en plusieurs endroits raconta qu'alors qu'il était de l'autre côté, il avait été capturé par une dizaine d'individus qui lui avaient lacéré les genoux pour l'empêcher de s'échapper. Famille et amis ne jouent pas de rôle de premier plan dans les EMI indiennes, où les grandes figures de la mythologie tiennent le devant de la scène.

Mais il n'est pas besoin de quitter l'Occident pour trouver des divergences. Ainsi, beaucoup plus d'Américains que de Britanniques disent avoir vu leur vie défilé devant eux. La religion et ses représentants tiennent une place importante dans les EMI américaines, dont la dimension missionnaire reflète probablement l'aspect plus fondamentaliste de la société.

Les EMI sont presque toujours positives. Il est rare qu'une personne ait un aperçu de l'Enfer. Faut-il y voir la preuve qu'en matière de vie *post-mortem* nous sommes passés maîtres dans l'art de nous accorder le bénéfice du doute, ou bien est-ce tout simplement dû au fait que la vision stéréotypée du Paradis, avec ses paysages bucoliques et ses occupants en longues robes fluides, est plus répandue et donc plus susceptible de nous rester en mémoire que les stéréotypes liés à l'Enfer?

La raison pour laquelle on trouve si peu trace d'expériences «infernales», a-t-on suggéré, est qu'elles sont rapidement oubliées. Il est aussi possible que les personnes qui ont eu une mauvaise expérience ne soient pas moins frappées que celles qui en ont eu une bonne, mais se montrent bien plus réticentes quand il s'agit d'en parler. L'explication la plus vraisemblable, cependant, reste que le sentiment de paix ou de joie qu'éprouvent environ 80% des personnes concernées l'emporte sur toutes les autres impressions. Enfin, un certain nombre de personnes déclarent avoir éprouvé des moments de terreur qui, en l'absence de toute émotion positive, peuvent les rendre indifférentes à leur expérience, voire leur en laisser un mauvais souvenir.

## Enquête sur des impressions

Peut-on expliquer scientifiquement les EMI? S'agit-il d'une simple hallucination, comme certains l'affirment, d'un tour que nous jouerait notre cerveau sous l'influence de drogues, de la douleur, du manque d'oxygène ou de la maladie? Si certaines EMI sont manifestement déclenchées par des drogues, aucune des autres explications avancées (anoxie, hypercapnie, libération d'endorphines par le cerveau dans un moment de souffrance ou d'angoisse) ne couvre tous les aspects d'une EMI tels que décrits plus haut, ni l'ensemble des situations dans lesquelles elles se produisent. Tout au plus peuvent-elles être invoquées dans certains cas particuliers.



© Monique Piestri, Paris

Statue de Vaishno Devi, une des formes de l'énergie féminine, ou *çakti*, dans le sanctuaire hindouiste de Kulu (Inde himalayenne).

Les EMI contredisent un certain nombre de nos idées sur le fonctionnement du cerveau. Les explications rationnelles et scientifiques de ce phénomène font défaut. Nombre d'entre elles ont lieu durant des périodes d'inconscience, lorsque le cerveau est théoriquement dans l'incapacité d'élaborer les schémas complexes, mais cohérents, structurant le récit des personnes concernées. De plus, la mémoire ne fonctionne pas lorsque le cerveau est inconscient; aussi, même s'il était capable d'élaborer les schémas en question, le sujet ne devrait pas s'en souvenir. Il devrait donc être impossible d'avoir une EMI quand ces fonctions sont en veilleuse ou que le cerveau lui-même est gravement atteint. Et pourtant, c'est arrivé. Pour l'expliquer, nous devons postuler que le cer-



veau inconscient conserve la capacité de former des images et que même lorsque les circuits de la mémoire sont endommagés, il trouve le moyen d'en garder une trace.

Tout porte à croire — à commencer par les premières cartographies cérébrales établies par Wilder Penfield dans les années 30 et 40 — que les lobes temporaux sont impliqués dans les phénomènes de l'EMI. En effet, Penfield a découvert que l'on pouvait, par simple stimulation de ces lobes, provoquer chez un sujet donné l'impression de quitter son corps, d'être en paix et de voir des gens. Certaines personnes ont même eu de brefs instants d'hypermnésie. L'EMI est une expérience profondément émotionnelle, or le lobe temporal droit est le siège des émotions. Pour la plupart des sujets, elle est indescriptible et inclassable — qualifications qui invitent à penser qu'elle prend place dans l'hémisphère droit du cerveau, lequel concentre plus les fonctions spatiales que langagières. L'effacement des frontières spatiales et la forte impression d'unité qui en découle — phénomènes caractéristiques des EMI — peuvent s'expliquer par une modification du fonctionnement de l'hémisphère droit.

La perception modifiée du temps est un autre phénomène propre aux EMI, or la confusion chronologique des événements est aussi imputable à une modification du fonctionnement de l'hémisphère droit du cerveau. Les EMI laissent aussi un fort sentiment de réalité à ceux qui les ont vécues; elles leur semblent même souvent plus réelles que leur vie quotidienne. Or cette impression de réalité peut être également le produit du lobe temporal. Cette impression n'est pas sans rappeler le sentiment irrationnel de «connaître» déjà quelqu'un qu'éprouvent parfois les personnes épileptiques dont le lobe temporal droit est le point de départ du processus épileptique.

### *Aux frontières de la science*

Il y a donc de fortes probabilités pour que les EMI passent par le lobe temporal droit. Mais nous sommes encore loin d'avoir résolu le mystère et deux questions demeurent en suspens. Comment une personne inconsciente peut-elle vivre une expérience aussi solidement structurée et cohérente qu'une EMI quand on sait qu'un cerveau perturbé est incapable d'organiser les événements en séquences logiques? Pourquoi des expériences n'impliquant selon toute vraisemblance aucun mécanisme psychologique ou physiologique se produisent-elles spontanément?

Peut-être les EMI sont-elles une forme particulière d'expérience mystique, relayée par les mêmes structures cérébrales qui relayent toutes les expériences mystiques quelles qu'elles soient. Le psychiatre canadien Richard Bucke (1837-

1902) a été l'un des premiers hommes de science occidentaux à tenter de définir les critères d'une expérience mystique. Il en a énuméré neuf: impression d'unité; impressions d'objectivité et de réalité; transcendance spatio-temporelle; sentiment de sacré; bonheur intense; caractère paradoxal de l'expérience, qui est vécue comme réelle alors même qu'elle transgresse les lois de la logique aristotélicienne; sensation d'ineffable, d'éphémère; changement positif d'attitude ou de comportement au réveil.

On peut donc considérer que les EMI sont, selon toutes probabilités, des expériences mystiques, affranchies des contraintes temporelles, sans lien avec la mort et proprement, simplement, humaines. Cette réponse a le mérite d'expliquer pourquoi toute personne se trouvant dans un état proche de la mort n'a pas nécessairement d'expérience de mort imminente et pourquoi on ne parvient pas à trouver aux EMI une cause unique universelle.

Les EMI nous confirment-elles que la conscience de soi survit à la mort clinique? Ceux qui ont vécu l'expérience l'affirment. Mais c'est là sortir des limites de la science, pour laquelle l'expérience subjective n'a pas valeur de preuve. Seule une nouvelle science, dont l'objet serait d'explorer et de valider l'expérience subjective, nous permettrait de dire si le mécanisme des EMI est porteur de sens et, peut-être, indice d'une vie après la mort. ■

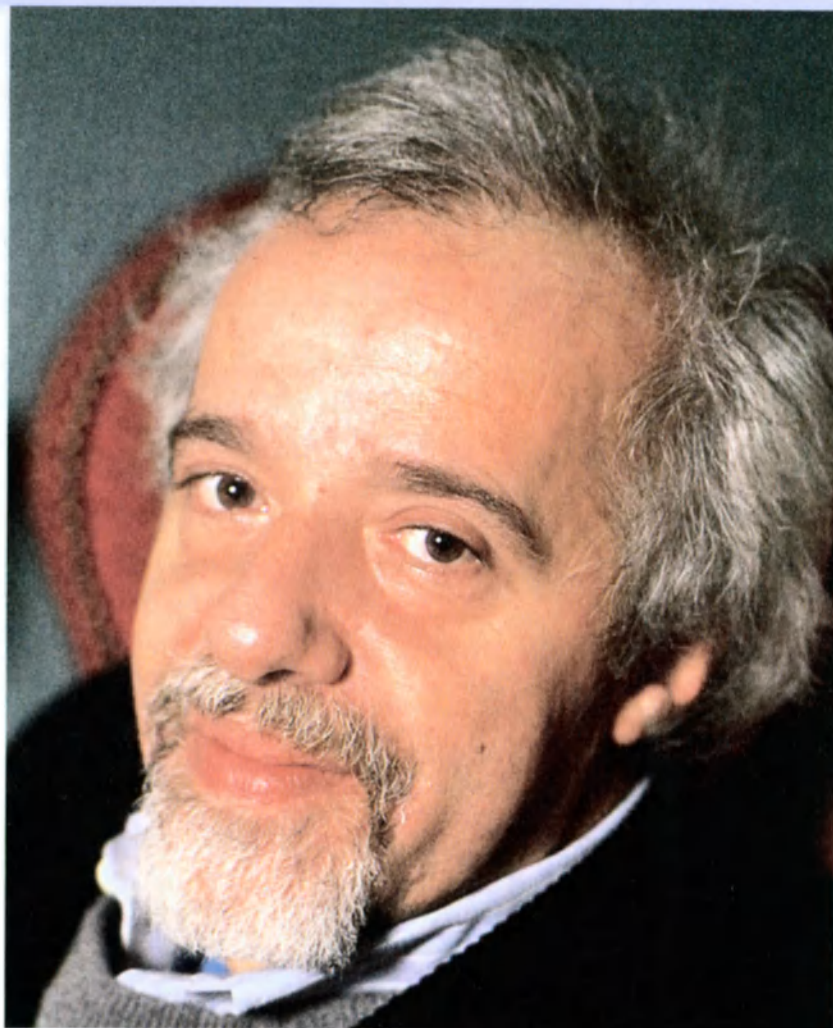


*A la recherche des esprits (Sou shen ji)*, de Gan Bao (Gallimard, Paris, 1992) et *Le chant mélodieux des âmes (Arumdaun Yongga)*, de Han Mahlsook (L'Harmattan/Éditions UNESCO, Paris, 1995), publiés chacun dans la Collection UNESCO d'œuvres représentatives, sont deux plongées littéraires, la première ancienne et chinoise, la seconde moderne et coréenne, dans le monde de l'au-delà. Dans ces deux ouvrages, les morts sont intimement reliés au présent des vivants. L'un et l'autre, dans un registre très différent, apparaissent comme un hymne à la vie et à l'amour.

« L'au-delà s'ouvre à qui trouve le courage d'accomplir sa légende personnelle. »

■ Depuis deux siècles, dans le prolongement des Lumières, l'homme tend à devenir la mesure de tout. Cet esprit a changé beaucoup de choses dans le monde, en positif. Mais il laisse en friche la dimension spirituelle de notre existence. L'homme d'aujourd'hui a besoin de retrouver un rapport à la transcendance, mais à condition que ce soit à travers sa propre expérience, que cette expérience soit librement consentie et non soumise à une quelconque autorité religieuse. En proposant, dans *L'alchimiste*, un modèle de quête spirituelle individuelle, vous avez touché du doigt cette grande préoccupation de l'homme moderne. C'est sans doute l'une des raisons de son immense succès éditorial...

Paulo Coelho: Les Lumières n'excluent pas le côté irrationnel chez l'homme, l'intuition, l'enthousiasme. C'est pour d'autres raisons que l'humanité leur a peu à peu tourné le dos. Mais je suis convaincu qu'aujourd'hui, l'humanité ouvre à nouveau doucement ses portes à ces choses qu'elle avait fini par rejeter, par ne plus respecter. La plus importante d'entre elles me semble être l'idée de mystère. Il faut savoir cela, non qu'il y a une limite à la connaissance humaine mais que le mystère fait partie de la condition humaine. Quand je tombe amoureux, ce n'est pas parce que la personne que j'aime est la meilleure au monde, ou même la meilleure pour moi. L'amour dépasse la raison. Il en est de même avec la quête spirituelle. Pourquoi a-t-on besoin de spiritualité? Je ne le sais pas. Cela fait partie du mystère. Il y a des gens qui ont cherché une recette à la condition humaine: «Il faut faire ci, il faut faire ça...» Je ne leur fais pas confiance. En revanche, j'ai confiance en ceux qui ont assez d'humilité pour respecter le mystère qui entoure notre vie, pour admettre



© S. Bassouls, Sigma Paris

Ecrivain brésilien, Paulo Coelho a acquis une célébrité internationale pour son conte philosophique, *L'alchimiste*, qui a reçu de nombreux prix à travers le monde et dont le nombre d'exemplaires vendus s'élève aujourd'hui à 10 millions. Il est également l'auteur de *Le pèlerin de Compostelle*, récit de son pèlerinage sur la route de Santiago, et de *Sur le bord de la rivière Pedra, je me suis assise et j'ai pleuré*. Son dernier livre, *La cinquième montagne*, qui retrace la vie du prophète Elie, vient de paraître en traduction française. Paulo Coelho est depuis novembre 1997 conseiller spécial auprès du Directeur général de l'Unesco pour le projet des «Routes de la foi»\*.

Propos recueillis par Bahgat Elnadi et Adel Rifaat.

\* Voir *Le Courrier de l'Unesco*, mai 1995, «Pèlerinages», p. 16.

qu'il y a des raisons majeures qui dépassent notre entendement. Quand j'ai écrit *L'alchimiste* je ne savais évidemment pas qu'il remporterait un tel succès. Je voulais simplement parler de ce en quoi je crois profondément: la nécessité pour chacun d'accomplir sa légende personnelle.

■ La nouveauté est précisément là. Celui qui ressent le besoin d'aller vers l'essentiel ne doit plus obligatoirement passer par un prêtre, un rabbin, un imam. Il peut, suggère *L'alchimiste*, s'accomplir en poursuivant une quête personnelle, qui est un épanouissement, et non un rétrécissement de sa liberté. Cela change beaucoup de choses.

**P. C.:** Nous éprouvons tous un besoin intérieur de voir le monde non pas seulement comme il se présente à nos sens, mais comme une réalité plus vaste, impalpable, qui rejoint le Tout. C'est ce que j'ai appelé «l'âme du monde», dans *L'alchimiste*. La spiritualité, qui répond à ce besoin, ne peut donc être qu'une quête personnelle. Il y a un chemin vers Dieu, jalonné de signes, qui sont autant de lettres d'un alphabet assurant la communication directe avec le divin. Mais cela n'empêche pas, à certains moments, le besoin d'adorer collectivement, de prier collectivement. A ces moments-là, on se tourne vers une religion. La religion est là pour satisfaire un désir d'appartenance communautaire, de retrouver des frères et des sœurs. Mais le chemin vers Dieu, ce n'est pas elle qui nous le montre. Il part de nous, de chacun d'entre nous. A nous de dénouer le fil...

■  **Votre quête personnelle vous a d'abord mené, pourtant, dans des directions différentes. Vous avez eu votre époque hippie, comme vous êtes passé par le gauchisme...**

**P. C.:** Oui. J'ai essayé presque tout. J'ai voulu vivre ma vie intensément. Il faut savoir que j'ai été élevé par les Jésuites et que c'est la meilleure manière de perdre la foi totalement, parce que Dieu vous est imposé. J'ai quitté la religion catholique, précisément parce qu'elle m'avait été imposée. Je devais y revenir plus tard, après un pèlerinage à Saint-Jacques-de-Compostelle, non parce qu'elle est la meilleure ou l'ultime religion, mais parce que je la porte en moi, tout simplement. Entre temps, j'ai beaucoup cherché. Au cours des années 1960-1970, le monde s'ouvrait. Les gens, surtout les jeunes, se mettaient à voyager, à se rencontrer, à établir des contacts les uns avec les autres. C'était un moment magique; un moment de l'histoire de l'humanité où toute une génération se mobilisait pour répondre aux questions essentielles: Quelle est ma raison d'être dans ce monde? Qui suis-je? Pourquoi suis-je né au Brésil plutôt qu'en Egypte? Ces questions poursuivent l'homme depuis l'aube des temps. Il n'y échappe pas, même si, parfois, il imagine qu'il y a renoncé. Dans sa tentative de trouver des réponses, l'homme a frayé trois voies: l'art, la science et la spiritualité. Ce sont des choses distinctes, mais qui se touchent. Au fond, les trois se chevauchent, se mélangent. Mais attention! Certains amalgames sont très dangereux. La spiritualité et l'art peuvent s'interpénétrer et les grands génies scientifiques ont souvent des intuitions poétiques, c'est vrai. Mais quand on veut trouver au religieux je ne sais quel fondement scientifique, c'est catastrophique. L'expérience de la foi ressortit à un ordre de réalité qui n'est pas

réductible au monde des concepts, qu'on ne peut couler dans un moule scientifique.

■  **Les expériences religieuses collectives créent, autour de nous, nombre de conflits, au lieu d'amener les gens à se mieux comprendre, à partager...**

**P. C.:** L'expérience d'une vraie foi ramène toujours à l'Autre. La première chose que je regarde, alors, c'est mon prochain. Il y a une joie, que je veux partager avec lui. Si cette joie n'est pas partagée, ce n'est plus de la joie. Par contre, une tristesse partagée, vraiment, fait place à de la joie...

■  **Même les malheurs sont des chances d'apprendre le prix des choses.**

**P. C.:** A condition que l'on persévère dans la voie de sa propre légende personnelle! A condition qu'on n'abdique pas. Hélas, beaucoup trahissent en chemin le rêve qui les relie à l'âme du monde. Ils le sacrifient à l'obtention d'une bonne situation sociale. Si la vérité de quelqu'un est de devenir jardinier, si c'est en devenant jardinier qu'il s'accomplira dans sa profondeur, rien ne devrait le détourner de cette voie. Or, de nos jours, il sera de plus en plus souvent forcé d'abandonner son rêve — souvent sous la pression de la famille — pour devenir avocat ou médecin. Il oubliera sa légende personnelle, il ne sera plus relié, il n'aura plus les ressources nécessaires pour transformer chaque expérience, chaque malheur, en occasion nouvelle de s'élever...

Dès qu'il décide de suivre son rêve, le héros de *L'alchimiste* est cambriolé. Imaginez sa déception! Lui, qui avait trouvé le courage d'accomplir sa légende personnelle, qui pensait avoir droit à la conspiration de l'univers entier en sa faveur, se retrouve seul et sans le sou. Il faut avoir du courage, pour se lancer dans un monde inconnu, en abandonnant tout ce qu'on possède. A la porte de notre quête, nous attendent à la fois la peur de s'ouvrir à un monde inconnu et le désir de rester chez soi. C'est un moment crucial, initiatique. Mais on ne peut pas s'éterniser devant cette porte. Il faut oser bouger. Seuls les cadavres ne bougent pas. La vie est mouvement. Reste la question: où va-t-on? C'est cela qu'il faut découvrir, chacun pour soi...

■  **Le besoin de rompre les amarres ...**

**P. C.:** Il faut pour cela donner libre cours à notre côté rebelle. Je crois beaucoup à la rébellion intérieure. Pas une rébellion pour toute la vie, ou une rébellion sans cause et sans frein, mais une rébellion contre la force de l'habitude, contre la peur de changer — qui est, au fond, peur de vivre —, rébellion qui va nous permettre d'avancer sur notre propre chemin, en forgeant notre volonté. Prenons les luttes qu'on doit mener, ▶

**Je suis convaincu  
qu'aujourd'hui  
l'humanité ouvre  
à nouveau  
doucement ses  
portes à l'idée de  
mystère.**

## BIBLIOGRAPHIE

- ☛ *L'alchimiste*, éditions Anne Carrière, Paris, 1994
- ☛ *Sur le bord de la rivière Pedra, je me suis assise et j'ai pleuré*, éditions Anne Carrière, Paris, 1995
- ☛ *Le pèlerin de Compostelle*, éditions Anne Carrière, Paris, 1996
- ☛ *La cinquième montagne*, éditions Anne Carrière, Paris, 1998

► dès l'enfance, au sein de sa famille. Ma mère s'est toujours opposée à mon destin personnel. Mais ce faisant, elle m'a aidé à trouver la force et les techniques pour me maîtriser, persévérer, trouver mon chemin. Sans ce conflit, je n'aurais jamais développé ma volonté. Ça, ce sont des luttes justes!

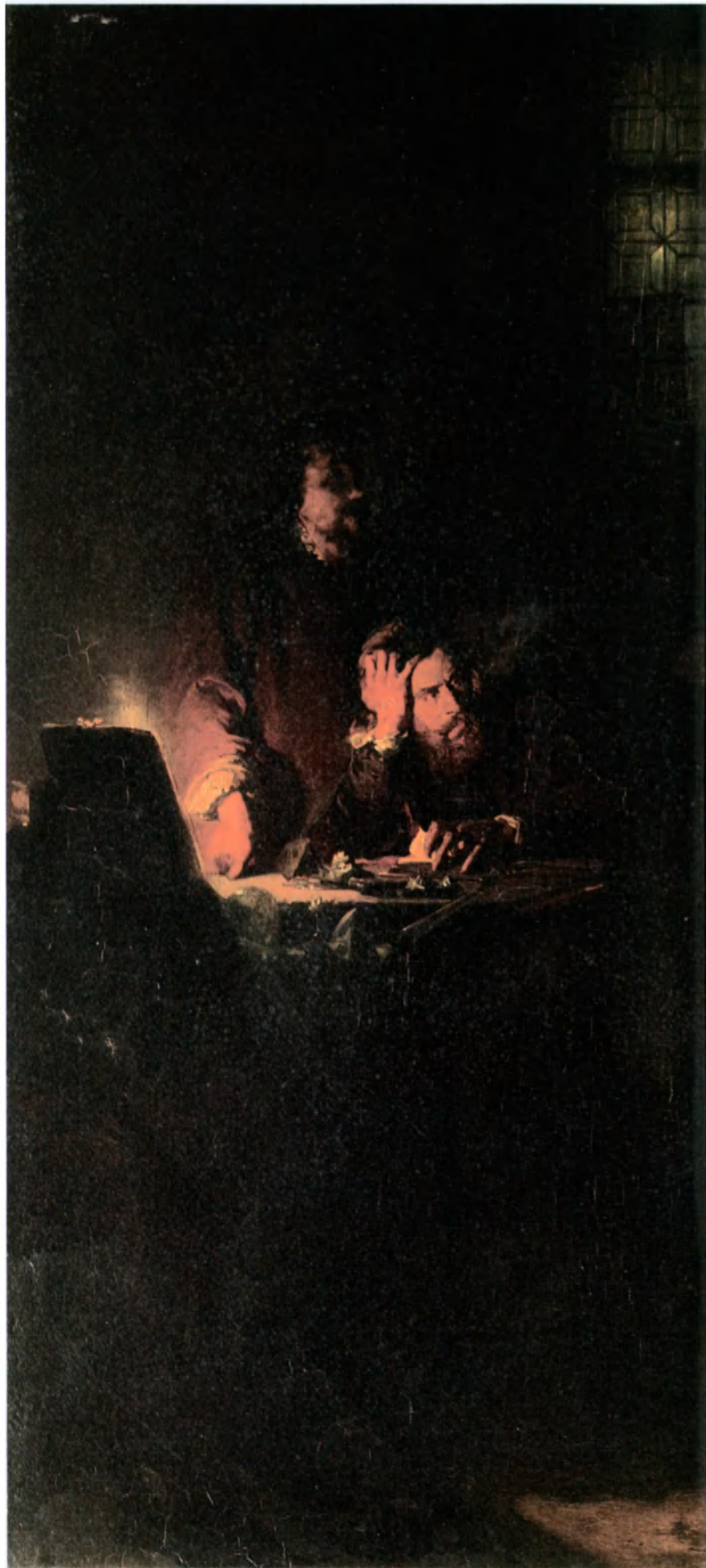
D'où vient cette rébellion? Je ne sais pas. C'est une force qui se libère en nous et qui, en retour, nous libère. C'est la quête d'un espace et d'un temps personnels. Nous ne pouvons pas admettre que notre temps de vie se calcule simplement en tant d'années d'école primaire, tant d'années de collège, tant d'années de carrière professionnelle. Toute cela, ce n'est que notre espace-temps collectif, qui ne doit, à aucun prix, étouffer notre espace-temps personnel. Il faut équilibrer les deux...

■ **Vous avez dit qu'on ne savait pas où on allait, et cependant vous parlez de rébellion. N'est-ce pas contradictoire?**

P. C.: C'est contradictoire, heureusement. C'est le sens même de la liberté. Rébellion contre les forces d'inertie et de mort, pour libérer les forces de vie et de création, lesquelles ne sont pas, à l'avance, programmées. Sinon ce ne serait pas de la liberté. Mais j'entends liberté dans son acception existentialiste, à savoir un compromis. Je suis libre, je peux sortir maintenant de cette pièce, mais je ne le fais pas parce que je m'impose librement un certain comportement. Je suis aussi libre d'écrire un livre, mais pour le faire, je suis contraint de me mettre à l'ordinateur plusieurs heures par jour. Je m'impose, en toute liberté, cette contrainte. D'un autre côté, si je suis devant cet ordinateur et que j'ai, à l'avance, toutes les idées en tête, il n'y aura pas de création. Il faut laisser un espace pour que se manifeste la liberté intérieure.

■ **Comment vous êtes-vous mis à *L'alchimiste*? Quelles étaient vos idées de départ? Ne connaissiez-vous pas à l'avance le déroulement de l'histoire?**

P. C.: Vous seriez étonnés d'apprendre que l'histoire de *L'alchimiste* se trouve dans les *Mille et une nuits*. C'est une toute petite histoire, de quelques lignes, sur un trésor caché qu'un héros va chercher loin de chez lui pour le retrouver finalement en lui. J'y ai puisé quatre idées directrices: la légende personnelle, le langage des signes, l'âme du monde et la nécessité d'écouter son cœur. J'ai commencé le roman avec cette toute petite histoire comme guide. Mais, le reste était vague, comme dans un brouillard. Je savais seulement qu'à la fin le jeune homme devait revenir à son point de départ. Il y eut des instants — et c'est cela l'expérience de la création — où je me sentais piégé par ma propre histoire. A un moment donné, le jeune homme doit se transformer en vent. C'est une





© Giraudon, Musée d'Angers

*Alchimiste à la recherche de la pierre philosophale* (1848), huile sur toile du peintre français Jean Vetter.

question de vie ou de mort. Il doit le faire. Comment décrire cela? Moi-même, vous vous en doutez, je ne me suis jamais transformé en vent! J'ai paniqué... Puis je me suis dit: il faut plonger. Et je suis allé jusqu'au bout du livre.

■ **Hemingway disait que, quand il commençait un roman, il n'avait pas de ligne directrice. Mais quand il s'arrêtait d'écrire le soir, il savait ce qu'il allait écrire le lendemain...**

P. C.: Au temps de ma jeunesse, quand je tombais sur de telles citations, je me disais que tout cela, c'était du roman. Mais je sais, maintenant, que c'est vrai. Il y a une part de création, de jaillissement, continus, qui sont imprévisibles à l'avance. Pour Hemingway, le prévisible s'arrêtait au lendemain. Le surlendemain restait toujours ouvert... Un écrivain est comme une femme enceinte. Il a fait l'amour avec la vie et il aura un enfant dont il ne connaît pas le père.

Personnellement, je n'écris pas tout le temps. Je laisse s'écouler deux ans entre un roman et le suivant. Il y a des choses qui se passent au cours de ces deux ans et qui, avec beaucoup d'autres qui se sont passées bien avant, engendrent en moi une œuvre, comme on engendre un enfant. Tout ce que nous disons, aujourd'hui, trouvera peut-être place dans un prochain livre...

■ **Frédéric Rossif, le grand cinéaste disparu il y a quelques années, avait rencontré un jour, dans une grotte en Iran, un grand soufi, à qui il avait posé cette unique question: «Qu'est-ce qu'un saint?» La réponse du soufi a marqué tous ceux à qui Rossif l'a rapportée: «Un saint est un homme qui a pardonné à Dieu.»**

P. C.: C'est une réponse géniale. Elle résonne d'autant plus fort en moi, que mon dernier livre, *La cinquième montagne*, démarre sur l'idée qu'il faut se battre contre Dieu. Selon la Bible, il faut accepter Dieu comme un père. Moi, je suis plutôt enclin, comme je le disais tout à l'heure à propos de ma mère, à lutter contre lui. C'est une lutte juste. Pardonner à Dieu implique de l'avoir d'abord combattu. Pour arriver peu à peu jusqu'à lui...

■ **En soulevant toutes ces questions, *L'alchimiste* a dépassé le cadre de la littérature.**

P. C.: Le texte a inspiré une symphonie classique, composée aux Etats-Unis, qui sera jouée au mois de juin prochain à Tarifa. Mais ce concert n'est pas conçu seulement comme un spectacle. Il servira de prétexte à l'organisation d'un débat international sur les religions, sur les moyens de désamorcer les guerres religieuses qui nous menacent. C'est à ce titre, d'ailleurs, que je viens d'être nommé conseiller du Directeur général de l'UNESCO. ■



la chronique de

# Federico Mayor

## L'Afrique et le monde

La communauté internationale que constituent les 186 Etats membres de l'UNESCO, aussi consciente des atouts de l'Afrique que préoccupée par ses difficultés, a fait de ce continent l'une des cibles prioritaires de son action. Pour donner suite à cette décision, j'ai réuni en 1995 au siège de l'Organisation, à Paris, les «Assises de l'Afrique». Il s'agissait d'abord, pour nous tous, de nous mettre à l'écoute du continent, de donner à ces pays la possibilité de formuler leurs besoins, leurs priorités et, pour la première fois peut-être, d'exprimer leur propre vision des solutions à mettre en œuvre par les Africains eux-mêmes.

C'est aux Africains, en effet, qu'il incombe de déterminer et de frayer les voies de leur avenir, même quand ils ont recours à des concours extérieurs. J'ai institué récemment au sein de l'UNESCO un Fonds international pour le développement scientifique et technique de l'Afrique, conscient qu'aucun pays ne peut aujourd'hui prétendre disposer d'une autonomie effective sans capacités scientifiques et techniques endogènes. Mais les décisions à cet égard sont politiques: c'est aux pays africains d'obtenir, par exemple, que 3% au moins des ressources gérées par le Programme des Nations Unies pour le développement (PNUD) soient consacrés au développement scientifique et technique, et c'est évidemment aux pays africains eux-mêmes d'investir dans la science et la technologie une part raisonnable de leur produit intérieur brut.

Il leur suffirait — et je me réfère là au Rapport mondial du PNUD sur le développement humain — de réorienter 4% de leurs dépenses militaires pour réduire de moitié l'analphabétisme des adultes, généraliser l'enseignement primaire et donner aux femmes un niveau d'éducation équivalant à celui des hommes. Je sais bien, hélas, que lorsqu'on évoque avec des dirigeants africains la possibilité de réduire, dans cette perspective, les dépenses d'armement de leur pays, beaucoup répondent: «Que les autres donnent l'exemple!» J'ai cru comprendre aussi que la même formule est invoquée par les divers pays qui leur vendent ces armes et qui se trouvent, évidemment, en concurrence les uns avec les autres.

Cela dit, les pays africains sont, dans leur très grande majo-

rité, conscients de leurs difficultés autant que de leurs responsabilités. Chaque fois qu'ils ont l'occasion de s'exprimer dans un cadre multilatéral — qu'il s'agisse des réunions de suivi des Assises de l'Afrique de l'UNESCO, de celles qui concernent le Nouvel ordre du jour des Nations Unies pour le développement de l'Afrique dans les années 90 (UN-NADAF), ou de l'Initiative spéciale du système des Nations Unies pour l'Afrique —, les Etats africains disent clairement leurs souhaits et leurs projets: ils entendent devenir des partenaires du progrès. Pour cela, ils réclament, outre un allègement important de la dette, une amélioration du climat mondial — en clair, des marchés plus ouverts à leurs marchandises.

Toute la communauté internationale se rend compte que si l'Afrique «décolle» économiquement, le reste du monde en tirera de grands avantages découlant d'une intégration moins fragmentaire des économies africaines dans le système international. Les pays africains réitèrent aussi leur volonté de poursuivre le combat engagé contre la pauvreté, pour le développement social et pour la démocratisation des systèmes politiques.

### Le droit à la paix

Paix, développement, démocratie: ces trois notions interdépendantes fonctionnent en synergie. Elles sont les trois sommets d'un triangle interactif que nous nous efforçons d'instaurer, en coopération avec les institutions sœurs du système des Nations Unies, en soutenant les efforts déployés par les pouvoirs publics des pays africains. C'est en effet uniquement dans un cadre démocratique, qui préserve la pluralité, la diversité et la différence selon des règles acceptées par tous, que l'individu peut réaliser ses potentialités et que la société peut avancer. Seul ce cadre démocratique réunit les conditions du développement et permet le plein exercice des droits de l'homme énoncés dans la Déclaration universelle, ce texte phare dont nous fêtons cette année le cinquantenaire.

Mais, de même que le développement et l'épanouissement de la démocratie sont liés à l'existence de la paix civile, de même ces

droits de l'homme ne sauraient être respectés en l'absence d'un droit essentiel: le droit à la paix. Combien d'hommes et de femmes ne s'en réclament-ils pas aujourd'hui, dans des pays dévastés par les conflits! C'est une aspiration si forte qu'on ne peut plus l'ignorer. Aussi ai-je pris l'initiative d'élaborer une Déclaration sur le droit de l'être humain à la paix, dont la dernière Conférence générale de l'UNESCO, réunie à l'automne 1997, a approuvé les idées. Cette notion de droit à la paix fait son chemin et j'espère qu'elle obtiendra, à l'occasion de la célébration du cinquantième anniversaire de la Déclaration universelle des droits de l'homme, une reconnaissance générale.

Au-delà de cette reconnaissance, j'ai cherché, depuis 1989, à axer les activités de l'UNESCO sur l'instauration et la promotion, à l'échelle mondiale, d'une culture de paix. Cette notion, difficile à cerner à ses débuts, a bien progressé: elle a été reconnue par l'Assemblée générale des Nations Unies, est entrée dans le vocabulaire des hommes politiques, des

militaires, des enseignants et sert de dénominateur commun à toutes sortes d'initiatives concrètes dans de multiples domaines — éducation de base, protection de l'environnement, préservation du patrimoine, lutte pour la liberté de la presse, etc.

En Afrique, les activités qui en relèvent sont innombrables. La Semaine de la paix, qui a eu lieu du 24 au 28 mars 1997 au Mali, et la Conférence internationale sur culture de paix et bonne gestion des affaires publiques, qui s'est tenue au Mozambique du 1<sup>er</sup> au 4 septembre 1997, comptent parmi les manifestations où se sont exprimés la volonté de paix de certains responsables et leur engagement en faveur de la généralisation du dialogue et du règlement pacifique des différends.

## Une mince toile tissée fil à fil

Dans le nord-ouest du Mozambique, pays où les plaies ouvertes par trente ans de guerre (colonisation, guerre de libération, guerre civile) sont encore béantes, se trouve une petite ville, Chiputo. La moitié de ses 15 000 habitants, presque tous agriculteurs, avait fui dans d'autres régions du pays ou bien en Zambie, au Malawi, au Zimbabwe. Dans leur exil, certains ont reçu une formation, une aide d'urgence; d'autres, rien — ils ont même tout perdu. Avec la fin du conflit, tous rentrent chez eux et la réinstallation ne va pas sans tensions. L'UNESCO a entrepris d'aider ces communautés à réussir leur intégration, à réapprendre à vivre ensemble.

Il faut surtout les mobiliser autour d'un but commun, pour que la diversité des situations particulières devienne source d'enrichissement collectif et non de division. A Chiputo, deux enseignants accueillent 650 enfants dans une école primaire; les encadreurs de la future campagne d'alphabétisation des adultes sont déjà formés; un terrain de sport, un centre de développement communautaire, une école secondaire sont en chantier; une radio communautaire, d'une portée de six kilomètres, est prévue. Des actions assez modestes, certes, étant donné la fai-

blesse des ressources disponibles, mais qui contribuent à recoudre peu à peu un tissu social en lambeaux. C'est à travers des projets acceptés et pris en charge en commun, autour de valeurs telles que la solidarité et la tolérance, que la collectivité reprend confiance en elle-même et en l'avenir.

A Bujumbura, capitale du Burundi, il existe depuis trois ans une Maison de l'UNESCO pour une culture de paix. C'est un bâtiment simple, percé de nombreuses fenêtres, où s'activent cinq personnes. Dérisoire, peut-on penser, en regard de l'ampleur de la tragédie récente et de la tâche de reconstruction. Mais, jour après jour, on avance à petits pas. Les activités s'adressent

d'abord à la jeunesse, habitée, parfois malgré elle, par les haines ethniques. Il faut d'urgence créer pour elle des espaces de dialogue. En 1996 et 1997, deux festivals pour la paix ont rassemblé des enfants hutus, tutsis et twas, qui ont alors furtivement compris qu'une vie commune est possible, dans le plaisir d'un projet et d'une fête partagés.

Dans les établissements secondaires qui, très peu nombreux, échappent à la «balkanisation» du pays, les élèves arrivent en classe porteurs de la violence qui les entoure. Alors, de temps en temps, une équipe de l'UNESCO arrive, qui les rassemble et les invite à s'exprimer sur les exactions qu'ils subissent comme sur les violences qu'ils infligent — et à tenter d'en comprendre les causes.

Mais, au Burundi, où le conflit a fait tomber la scolarisation secondaire à 7%, il faut dépasser l'enceinte de l'école et toucher les jeunes déscolarisés. C'est ce que nous tentons de faire en organisant à leur intention, par exemple, des séminaires de formation à la reconstruction.

De toutes ces initiatives, qui forment une mince toile tissée fil à fil, il est très difficile d'évaluer l'impact. On constate qu'il y a eu au Burundi moins de violence dans les écoles en 1997, mais dans quelle mesure y avons-nous contribué? Difficile à dire. Dans cette incertitude, dans l'insuffisance des moyens, dans les fluctuations du politique et les impératifs de l'immédiat, nous continuons, armés d'une modeste et profonde conviction: c'est par l'éducation, et par elle seule, que peuvent être nouées, développées, exhaussées les chances du dialogue car, comme l'énonce si bien l'Acte constitutif de l'UNESCO: «Les guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de la paix.»

Reste que le temps n'est pas le même partout. Le «temps mondial» n'existe que sur des écrans d'ordinateur. Le «temps réel» pourrait bien se révéler autre chose que ce qu'il désigne dans les laboratoires ou les cybercafés. Peut-être est-il ce que dit la devise inscrite depuis des siècles sous un cadran solaire en Bavière: «Le temps se hâte, le temps s'attarde, le temps divise, le temps guérit.» Toutes ces propriétés contradictoires caractérisent le temps de l'Afrique, à la fois impitoyable et généreuse, désespérante et créatrice. Alors il faut savoir aussi bien prendre le temps de vitesse — quand il est celui de la division et de la haine — que lui faire confiance — quand il est celui de la palabre et de la fête. ■

C'est à travers des projets acceptés et pris en charge en commun, autour de valeurs telles que la solidarité et la tolérance, que la collectivité reprend confiance en elle-même et en l'avenir.

PAR FRANCE BEQUETTE

Une forme de pollution, souvent négligée, est celle qui frappe l'intérieur des maisons, de la case en banco au gratte-ciel le plus moderne, et qui affecte, de façon directe ou indirecte, la santé des habitants. Ses sources sont triples: la pollution due à l'air de l'extérieur (nous avons évoqué les enjeux planétaires de la pollution atmosphérique dans le numéro de décembre 1997), celle provenant des matériaux de construction et celle provoquée par l'activité même des habitants.

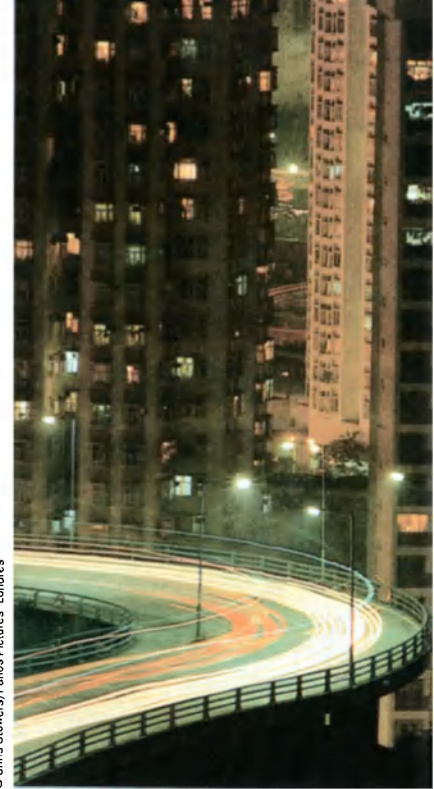
Une maison saine doit être bien construite pour protéger ses habitants du froid comme de la chaleur, de la pluie, du bruit, de la poussière, des insectes et des rongeurs. Elle doit être bâtie sur un site bien drainé, bénéficier de l'eau courante et d'un système d'évacuation. Elle ne doit pas non plus être surpeuplée, ce qui augmente le risque de voir se développer les maladies contagieuses. Les sources de chauffage et les modes de cuisson des aliments ne doivent pas provoquer

d'émanations nuisibles à la santé. Malheureusement, dans le tiers monde comme dans les pays industrialisés, l'ensemble de la population est loin de bénéficier de toutes ces conditions. Les plus pauvres se contentent d'abris insalubres à la périphérie des villes et sont victimes d'un faisceau de pollutions.

Autre cas souvent négligé et pourtant fréquent: l'usage du foyer comme lieu de travail. Il faut alors revoir la façon dont on utilise et on stocke les produits chimiques toxiques ou dangereux pour assurer une meilleure protection. Enfin, le stress provoqué par le coût du logement, la précarité, voire la menace d'expulsion lors d'occupations illicites, ont également des retentissements considérables sur la santé mentale.

### UN CLIMAT VICIÉ

Dans les pays industrialisés, ces risques sont dans l'ensemble très réduits, les normes existantes étant bien respectées. La préoccupation



© Chris Stowers/Panos Pictures Londres

des architectes porte surtout sur la structure des bâtiments et la qualité des matériaux de construction. L'Organisation mondiale de la santé (OMS) n'en constate pas moins que dans ces pays «l'usage de la climatisation et les mesures d'économie d'énergie ont aggravé les problèmes de qualité de l'air intérieur... Des polluants sont émis par les produits d'isolation, d'autres par les appareils de chauffage à mazout, d'autres par les matériaux de construction moderne. Comme de nombreux Européens passent jusqu'à 90% de leur vie dans des locaux, les effets sur la santé du climat intérieur sont loin d'être négligeables».

Certains matériaux de construction libèrent des produits organiques comme le formaldéhyde. Ce gaz, présent dans les bois agglomérés, les mousses d'isolation et diverses colles (tapis, moquette par exemple) et dont les émissions augmentent avec la chaleur et l'humidité, est très irritant pour les yeux. Les peintures, laques, vernis et autres résines peuvent aussi diffuser dans la maison des composés organiques volatils.

En 1976, des anciens combattants américains, membres de l'*American Legion*, se réunissent dans un hôtel climatisé de Philadelphie: plus de 200 d'entre eux attrapent une pneumonie. On déplore 34 morts. D'où le nom de *Legionella pneumophyla* donné à la bactérie responsable, lorsqu'elle fut identifiée par la suite.



Dessin d'enfants représentant la favela, ou bidonville, du Vioigal, à Rio de Janeiro (Brésil).





Grands ensembles à Hong-Kong (Chine).

Ces bactéries prolifèrent dans les milieux humides, mais aussi dans les cabinets de toilette ou les salles de bain mal entretenus. La prévention de la légionellose (ou maladie du légionnaire) passe par de simples pratiques d'hygiène, à commencer par un nettoyage minutieux et régulier des appareils sanitaires.

Le sous-sol peut avoir aussi sa part de responsabilité. Certaines roches de type granitique ou apparenté contiennent des traces de radium, élément naturellement radioactif. En se désintégrant, celui-ci produit du radon, un gaz radioactif qui profite de la moindre fissure, de la porosité des sols et des matériaux de construction pour s'introduire dans les maisons. Mieux elles sont isolées, plus le gaz s'y accumule. L'effet principal du radon sur la santé est l'augmentation des risques de cancer du poumon. Il y a une dizaine d'années, aux États-Unis, le dépistage de ce gaz faisait rage. Les gens s'équipaient de détecteurs semblables à ceux que portent les techniciens du nucléaire, même si la région ne présentait aucun danger!

## LES MÉFAITS DE L'AMIANTE

Les nuisances dues aux matériaux sont considérables, en particulier celles dont l'amiante est responsable. Naturellement présent dans des formations rocheuses du monde entier, l'amiante (du mot grec *amiantos*: incorruptible) appartient à une

Opérations de désamiantage du bâtiment abritant la Commission européenne à Bruxelles (Belgique).

Dernier regard avant le départ dans un squat de Pekham (banlieue de Londres) à la suite d'un arrêté d'expulsion.



© Mark McEvoy/Panos Pictures, Londres

famille de substances minérales, composées de fibres solides et non combustibles. Ses propriétés en font un matériau de construction très recherché. La production et l'utilisation commerciale de l'amiante ont débuté en Occident au début du siècle et ont connu un grand essor à la fin de la Seconde Guerre mondiale. Dès 1931, au Royaume-Uni, des médecins du travail ont mis en lumière la relation entre l'inhalation de poussières d'amiante et des maladies respiratoires (asbestose, cancer du poumon).

Les premières victimes sont les travailleurs de l'amiante. Selon un pneumologue français, le professeur Bignon, aucune étude épidémiologique n'a encore prouvé de façon incontestable qu'il y a un lien entre l'apparition d'un cancer du poumon et la fréquentation d'une pièce floquée à l'amiante. Toutefois, par précaution, il est nécessaire d'éliminer le plus rapidement possible l'amiante des bâtiments (comme cela a été fait au siège même de l'UNESCO à Paris), surtout dans les locaux fréquentés par des enfants.

Le cas de la Nouvelle-Calédonie est révélateur à cet égard. On y relève un taux très élevé de cancers de la

plèvre (membrane humide qui tapisse la paroi thoracique et enveloppe les poumons), une forme rare de cancer provoquée par l'amiante. Aucune activité industrielle ne peut expliquer ce phénomène. Les recherches menées par l'Institut national français de la santé et de la recherche médicale (INSERM) dans les tribus kanak ont révélé la nocivité d'un enduit utilisé pour protéger les murs des maisons. Cet enduit blanc, appelé *pō*, est fabriqué de façon artisanale à partir d'une roche abondante et très friable qui se révéla être une variété d'amiante. Son usage s'est généralisé dès les années 30, lorsque l'administration coloniale a incité les autochtones, sous prétexte d'hygiène, à remplacer les cases traditionnelles de branchages et de feuillages par des maisons en torchis. Après avoir recensé toutes les habitations concernées, il faut mettre au point une technique nouvelle pour éliminer l'amiante des murs en torchis.

## PARASITES, PLOMB ET FUMÉES

En Amérique latine, du sud des États-Unis à la Terre de Feu, un fléau atteint 18 millions de personnes et en menace quelque 100 millions ▶



© Béatrice Petit, Bruxelles



Panneaux solaires sur le toit d'une maison particulière (Etats-Unis).

▶ d'autres: la maladie de Chagas ou trypanosomiase américaine. Décrite pour la première fois par Carlos Chagas au début du siècle au Brésil, cette parasitose, ou maladie parasitaire, est due à un trypanosome transmis à l'homme par des insectes de la famille des réduves — punaises très carnassières. Elle est responsable, au Brésil, d'un décès sur dix chez les 25-64 ans. Les larves vivent dans les anfractuosités des murs et dans la poussière des maisons rurales pauvres. Elles affectionnent particulièrement les lieux chauds et humides. La solution serait de plâtrer les parois des pièces et de pulvériser régulièrement un insecticide, mais les populations n'en ont pas les moyens.

Autre maladie liée à la pauvreté et à la vétusté des installations: l'intoxication par le plomb. La peinture des bâtiments anciens en contient beaucoup; les enfants en ingèrent lorsqu'ils s'amuse à détacher des lambeaux de peinture et à les porter à la bouche. Cet empoisonnement touche également les personnes qui boivent de l'eau ayant séjourné dans des conduites de plomb. Les enfants atteints présentent des troubles du comportement et un manque de réussite à l'école.

Les combustibles utilisés dans le foyer des maisons peuvent aussi se révéler dangereux par les fumées et les gaz qu'ils émettent. Le charbon, lorsqu'il brûle dans un foyer ouvert ou mal conçu et dans des pièces mal ventilées, provoque une concentration de fumées toxiques, en particulier de dioxyde de soufre. Dans les régions à climat froid, comme l'Himalaya, les hauteurs de la Papouasie-Nouvelle-Guinée et certaines provinces chinoises, les familles sont exposées à la fumée des foyers. Les fourneaux utilisés pour se chauffer

peuvent être aussi une source de pollution intérieure. Ceux qui fonctionnent au pétrole émettent des oxydes d'azote et du monoxyde de carbone. Quant aux combustibles de la biomasse — bois, déjections animales, déchets agricoles —, ils produisent des centaines de composés chimiques hautement cancérigènes. Le seul remède consiste en une évacuation efficace des fumées et une bonne ventilation. ■

## LA SANTÉ DU LOGEMENT

Améliorer les conditions de vie et d'hygiène au foyer, tel est le thème d'activité de «La santé du logement» (Health in Housing, HIH), un centre de recherche qui collabore avec l'Organisation mondiale de la santé (OMS) et l'Organisation panaméricaine de la santé. Des centres auxiliaires existent au sein des universités des différents pays du monde. Des cours y sont dispensés aux professions concernées: médecins, infirmières, architectes, agents de santé, ingénieurs par exemple. Loin d'imposer des solutions, il demande aux communautés une participation active: ce sont elles qui décident de ce qu'elles veulent et peuvent faire pour améliorer leurs conditions de vie.

### POUR EN SAVOIR PLUS

Health in Housing (HIH), School of Medicine and Biomedical Sciences of the State University of New York, 167 Farber Hall, Buffalo NY 14214 Etats-Unis

## initiatives

### JARDINS DU MONDE

Cette association a été fondée par Jean-Pierre Nicolas, docteur ès sciences, ethnopharmacologue au laboratoire de botanique de la Faculté de pharmacie de Lille et détaché aux jardins médicinaux de l'abbaye de Daoulas, dans le Finistère (France). Elle a pour but de valoriser les pharmacopées traditionnelles et de promouvoir l'usage des plantes médicinales dans les soins de santé primaires dans les pays du Sud où la majorité n'a pas accès aux médicaments de base.

Au Guatemala, par exemple, dans le département de Quiché, Jean-Pierre Nicolas a rejoint des populations indiennes de différentes ethnies: K'iche, Ixil, Kekchi et Mam, et travaillé en collaboration avec des organisations non gouvernementales comme Médecins sans frontières, Médecins du monde, Vétérinaires sans frontières et les structures du diocèse.

Sa première démarche a été d'enquêter sur le terrain, d'échanger avec les détenteurs du savoir traditionnel: prêtres mayas, sages-femmes, guérisseurs, rebouteux, anciens et mères de famille. Il a fallu ensuite inventorier les ressources disponibles, tant naturelles que culturelles, et établir avec les populations locales une stratégie de lutte contre les maladies. Pour faciliter l'usage traditionnel des plantes, il a mis en place des jardins médicinaux, plantés d'espèces locales reconnues au niveau scientifique et ne présentant aucune toxicité, efficaces, disponibles et connues de tous. Une équipe d'agents de santé entretient et assure la promotion de ces jardins, à la fois pépinières et lieux de formation. Les mères de famille participent aux travaux de jardinage, reçoivent des plants et des graines qui leur permettent d'avoir leurs remèdes sous la main.

«Ainsi, précise Jean-Pierre Nicolas, une plaie soignée aussitôt par le gel de l'*Aloe vera* ne dégénère pas, une infestation de vers est réduite par l'emploi de l'ambrosie, une diarrhée est calmée par l'usage d'un cillet d'Inde.» Devant le succès remporté par cette initiative, les demandes de création de jardins médicinaux affluent, dépassant les frontières du Guatemala. Au Honduras, au Nicaragua, en Colombie ou dans les Caraïbes, les projets se multiplient.

Cette même attitude respectueuse des populations et de leur savoir traditionnel se retrouve chez les 250 membres de la Société française d'ethnopharmacologie répartis dans 30 pays, notamment en Afrique, Amérique latine et Caraïbes.

Jardins du monde, Laboratoire de botanique, Faculté de Pharmacie, BP 83, 59006 Lille France  
Téléphone: 03 20 96 40 40. Télécopieur: 03 20 95 90 09

Société française d'ethnopharmacologie, 1 rue des Récollets 57000 Metz France  
Téléphone: 03 87 75 81 83. Télécopieur: 03 87 36 41 98

## LE MIRACLE DE CURITIBA

Curitiba, capitale de l'Etat brésilien du Paraná, qui compte 1,6 million d'habitants, a l'air le plus propre de toutes les villes du Brésil. Ce succès repose sur la planification urbaine mise en place en 1964. Le développement de la ville a été structuré autour d'axes de circulation à trois voies parallèles dont la voie centrale est réservée à un réseau de 500 km de bus, de plus en plus nombreux et performants, de très faible coût et accessibles aux personnes handicapées. Près de 70% de la population emprunte chaque jour les transports en commun, d'où une réduction de 30% de la consommation de carburant par rapport aux villes brésiliennes de taille comparable. Par ailleurs, les vieux bus servent de salles de classe, de cliniques ou de bibliothèques spécialisées!

**Pour en savoir plus: Facteur 4, Deux fois plus de bien-être en consommant deux fois moins de ressources, publié en français par Terre Vivante (Paris).**

## PAUVRES BALEINES

L'été 1997, entre mai et juillet, les baleiniers norvégiens ont harponné 503 petits rorquals, soit cent de plus que l'année précédente, défiant le moratoire sur la chasse décidé en 1993 par la Commission baleinière internationale. Avec les 440 captures dans le sanctuaire de l'Antarctique pour «raisons scientifiques» et les 100 captures dans le Pacifique Nord, toutes effectuées par le Japon, le nombre des petits rorquals tués chaque année est de 1 000.

## LE SOL PERDU DU TOGO

Le Togo est un pays dont 90% de la population, qui s'élève à 4,2 millions d'habitants, vivent de l'agriculture. Les cultures vivrières occupent 85% du secteur agricole. D'où l'importance de la ressource en sol. Or les terres, comme l'a confirmé une étude de

## autour du monde



© Paul Smith/Panos Pictures - Londres

l'Institut français de recherche scientifique pour le développement en coopération (ORSTOM), se dégradent pour un ensemble de raisons: raccourcissement des temps de jachère, déforestation, feux de brousse incontrôlés, surpâturage et activités industrielles. Si la population, conformément aux prévisions, triple avant 2035, chaque habitant n'aura plus alors qu'un quart d'hectare à cultiver pour assurer sa subsistance (la moyenne mondiale est proche de deux hectares). Si, d'autre part, la progression des zones dégradées n'est pas freinée, il faudra prévoir 10 millions de dollars pour restaurer les 90 000 hectares de terres fortement dégradées. Mais comment faire respecter la réglementation?

## MANGROVES ET CREVETTES AU PAKISTAN

Les mangroves protègent les terres de l'érosion et abritent une multitude d'espèces animales, notamment des crustacés bons à pêcher. Quand ces forêts aquatiques sont détruites, les crevettes et crabes qui s'y reproduisent sont menacés. Sur la côte ouest du Pakistan, en particulier, les villageois utilisent le bois des palétuviers pour construire

leur maison et faire la cuisine. Aussi le Fonds mondial pour la nature (WWF) a-t-il lancé un programme de reboisement de la baie de Sonmiani. Très réticente tout d'abord, la population a accepté de constituer des pépinières sur plus de 2,5 hectares pour plus de 2,5 millions de plants. Grâce au travail d'explication fourni par l'instituteur, les enfants ont compris que «planter la mangrove, c'est récolter des crevettes»; ils consacrent désormais leur temps libre au reboisement.

## GÉRER LA SÉCHERESSE

El Niño, le courant chaud de l'océan Pacifique, contribue aux bouleversements mondiaux du système climatique, notamment à la sécheresse. Celle-ci, faute d'une gestion efficace, coûte très cher: elle a causé des pertes de 710 milliards de dollars en Californie entre 1987 et 1992. En Afrique, ses effets catastrophiques ont poussé la Banque mondiale à proposer une gestion stratégique de la sécheresse. Au Zimbabwe, en 1991-1992, le marché boursier a chuté de 62% et le produit intérieur brut de 11%. En Afrique du Sud, cette même année, la sécheresse a fait baisser considérablement la pro-

duction agricole. Que faire? Introduire des politiques rationnelles permettant une redistribution de l'eau, investir dans les nappes phréatiques collectives, les installations de transport et de stockage et les structures d'irrigation.

## DONNÉES OCDE SUR L'ENVIRONNEMENT

Tel est le titre d'un ouvrage de référence, bilingue français-anglais et paraissant tous les deux ans, dont l'édition de 1997 vient d'être publiée. Les données statistiques émanent des 24 pays membres de l'Organisation de coopération et de développement économiques, ainsi que de la Commission des Communautés Européennes. Elles relient pollution et ressources naturelles à des secteurs d'activité comme l'énergie, les transports, l'industrie et l'agriculture. Y sont traités l'air, les eaux intérieures, les sols, les forêts, la faune et la flore. On y apprend, par exemple, que plus de 20 000 espèces de champignons ont été recensées au Royaume-Uni, contre 300 en Islande!

## LES OISEAUX DU DJOUDJ AU SÉNÉGAL

Le Parc national du Djoudj, au Sénégal, est une zone humide de 16 000 hectares, dans le delta du fleuve Sénégal. Troisième réserve ornithologique du monde, qui abrite près de 400 espèces, il figure sur la Liste du patrimoine mondial et sur celle des sites de la Convention de Ramsar relative aux zones humides d'importance internationale. Grâce à la coopération du Land de Rhénanie du Nord-Westphalie, on y a construit une station biologique. La population locale ne s'associe pas nécessairement à la protection du parc. Les troupeaux paissent dans les prés régulièrement inondés; la pêche retire aux oiseaux leur nourriture. Comment arbitrer cette compétition entre l'homme et l'oiseau?



© Jean-Polier/Rapho - Paris



© M. Renaudeau/Hoa Qui - Paris

# Les lignes mystérieuses de

# NAZCA

par Parisina Malatesta



D'immenses réseaux de lignes tracées à même le sol de Nazca (Pérou) il y a plus de 2 000 ans forment des dessins étranges au sens encore énigmatique. Le site est inscrit sur la Liste du patrimoine mondial depuis 1994.

L'air du désert, déjà brûlant malgré l'heure matinale, s'engouffre en rugissant par les hublots du petit avion à bord duquel nous survolons la plus vaste et la plus impressionnante concentration de géoglyphes au monde: le site archéologique de Nazca, dans le sud du Pérou, inscrit sur la Liste du patrimoine mondial depuis 1994.

Reflet d'une conception cosmogonique que nous commençons à peine à comprendre, ces lignes

géométriques ou figuratives, tracées voilà plus de 2 000 ans, comme sur une ardoise géante, par les gens de la culture nazca, s'étendent sur près de 500 km<sup>2</sup> de terres arides entourées de pics rocheux dominant de larges horizons solitaires.

Comme fasciné par le spectacle, le petit monomoteur décrit des cercles lents au-dessus de ces dessins aux dimensions impressionnantes: un pélican de 285 mètres, un guanay (oiseau-guano) de 280 mètres, un lézard de 180 mètres (raccourci par le tracé de l'autoroute panaméricaine). Le nombre de ces macro-incisions et l'ampleur de la période au cours de laquelle elles furent pratiquées dans le sol (du 4<sup>e</sup> siècle avant J.-C. au 5<sup>e</sup> siècle après J.-C.) sont également étonnants. Invisibles de la plaine, embrassables dans leur totalité seulement depuis les airs, ces géoglyphes sont restés ignorés du monde pendant des siècles et constituent encore aujourd'hui une énigme archéologique.

Qui étaient ces Nazcas, dont la culture s'est développée dans une région du monde brûlée par le

Ces puits creusés en spirale dans le sol (*puquios*) ponctuent l'immense réseau de canaux d'irrigation souterrains qui traverse la vallée de Nazca.



Ci-dessus, vue aérienne d'un des impressionnants géoglyphes zoomorphes de Nazca: le colibri.

Ci-contre, à droite, l'une des nombreuses pièces de poterie nazca conservées au Musée national archéologique de Lima, au Pérou.



solcil et balayée par les vents? Et quel est le sens de leurs dessins?

#### UNE CULTURE COMPLEXE

L'univers spirituel des Nazca (fils des vents du Pacifique et ancêtres des Wari) garde encore aujourd'hui une partie de son mystère, mais il nous reste assez de vestiges de leur culture et de leur artisanat pour répondre à la première question. Si l'on y intègre le centre cérémoniel de haute époque de Kawachi, leur territoire s'étendait entre les cours des rivières Grande et Nazca. Il comprenait l'ensemble des vallées arrosées situées entre la cordillère des Andes et l'océan Pacifique (provinces actuelles de Ingenio et Palpa) et les plaines alluviales inhabitées qui s'étirent entre les bourgades de Palpa et Nazca, plaines où se trouvent les géoglyphes.

C'est dans cette région inhospitalière — l'une des plus arides de la planète — que les Nazca ont

réussi à développer une culture complexe et industrielle. Leur production artisanale, en particulier, nous renseigne sur son histoire: tissus, or travaillé et, surtout, céramiques funéraires, pour lesquelles ils utilisaient jusqu'à sept teintes différentes dont les nuances contrastent étonnamment avec les tons austères du désert environnant. Le Musée national archéologique du Pérou conserve quelque 25 000 de ces pièces de céramique d'une finition parfaite et en excellent état de conservation grâce à la sécheresse de l'atmosphère sous cette latitude.

Preuve supplémentaire s'il en fallait du niveau de développement atteint par les Nazca, l'immense ouvrage hydraulique — encore en état de fonctionner — qu'ils ont construit pour pallier le manque d'eau et fertiliser leurs terres: vaste réseau de canaux souterrains que l'eau parcourait parfois sur



► des kilomètres avant de faire surface, ici ou là, dans de superbes puits architecturés appelés *puquios*. Sortes d'entonnoirs spiralés, ils semblent, vus du ciel, littéralement coudre ensemble des pans entiers de vallée.

#### UNE IMMENSE ARDOISE DE SABLE

Au cours des huit siècles de leur création, les géoglyphes semblent être passés de motifs figuratifs à des représentations de plus en plus géométriques et symboliques. Quoi qu'il en soit, on en distingue deux grandes catégories: un premier ensemble (environ 70 éléments) est constitué de dessins d'animaux et de plantes ayant un rapport plus ou moins lointain avec la mer, l'eau et l'idée de fertilité. La plus grande concentration de silhouettes animales — et la plus spectaculaire — se trouve sur les pentes de la vallée de l'Ingenio. C'est là que l'on peut voir le singe, l'araignée, le chien, le colibri et l'épaulard. Les motifs anthropomorphes sont rares, mais il en existe; ils sont à caractère fantastique, comme l'«astronaute», ou homme-hibou, de 30 mètres de haut gravé à flanc de colline près de Jumana. D'autres dessins représentent des fleurs, des plantes ou des arbres déformés, ainsi que divers objets de la vie quotidienne, comme le métier à tisser.



Le chien (ci-dessus) et le singe (en haut, à gauche) figurent parmi les géoglyphes les plus facilement identifiables de Nazca.

En haut, à droite, poterie nazca représentant un singe à la queue enroulée sur elle-même, similaire à celui gravé dans le sol.

Ces motifs figuratifs ont évolué vers une synthèse symbolique qui a donné naissance au second ensemble de géoglyphes: des lignes, comme tracées au cordeau, qui coupent la prairie, parfois sur des kilomètres, et forment diverses figures géométriques: triangles, spirales, rectangles... D'autres rayonnent à partir d'une éminence ou bien en font le tour, comme les *quipus*. Un autre groupe encore est constitué de «pistes» destinées aux voyageurs à pied.

La majorité des motifs (figura-

tifs et géométriques) se retrouve sur des céramiques et tissus de la même époque. Pour María Reiche, ces dessins géométriques évoquent une écriture symbolique retranscrivant les mêmes paroles en caractères gigantesques et minuscules.

La technique employée par les Nazca pour réaliser ces dessins est à la fois simple et ingénieuse: il leur a suffi de racler le sol. En effet, celui-ci se compose, sous une couche superficielle sombre et graveleuse, d'une terre argileuse beaucoup plus claire. Les déblais sombres et caillouteux étaient simplement repoussés de part et d'autre du tracé où ils formaient un talus d'environ trente centimètres de haut. La forte oxydation du sol et les vents nocturnes humides lavaient la nuit les sillons abrasés par les vents diurnes, conservant les lignes de Nazca en l'état jusqu'à nos jours. A cet ensemble de dessins gravés en intaille, s'ajoutent quelques-uns en relief et d'autres, beaucoup plus anciens, incisés dans le flanc des montagnes.

Comment les Nazca ont-ils résolu leurs problèmes d'échelle? Selon María Reiche, ils auraient disposé de plans sur lesquels ils mesuraient de courtes distances qu'ils n'avaient plus qu'à multiplier puis à transposer à l'aide de



piquets et de cordes dont ils se seraient servis comme de compas gigantesques. La précision des mesures et l'exactitude des angles témoigneraient de leur grande maîtrise de la géométrie.

#### LE MYSTÈRE DÉVOILÉ?

Quand le savant péruvien Mejia Xesspe vit pour la première fois les lignes de Nazca en 1926, peu de temps après leur découverte tout à fait accidentelle, il crut qu'il s'agissait de «chemins sacrés», certaines d'entre elles dessinant effectivement un sentier tout à fait praticable à pied. Néanmoins, il fallut attendre 1941 pour que soit organisée la première mission d'exploration scientifique, dirigée par l'historien nord-américain Paul

Kosok, avec la collaboration de l'armée de l'air péruvienne.

Le 22 juin 1941 — le jour le plus court de l'année dans l'hémisphère sud — Kosok remarqua que le soleil se couchait exactement dans le prolongement d'une des lignes. Il en déduisit rapidement qu'il s'agissait d'une ligne de solstice et vit dans les glyphes de Nazca «le plus grand livre d'astronomie du monde».

L'année suivante, Kosok revint à Nazca avec une traductrice allemande de Lima: María Reiche. Eblouie par le spectacle et séduite par son mystère, elle allait consacrer le reste de son existence à l'élucidation de l'énigme de Nazca et à la protection du site.

A en croire Reiche, qui

A gauche, un mirador, dressé au bord de l'autoroute panaméricaine, permet aux touristes de contempler les figures géantes gravées dans le sol.

A droite, certaines poteries comportent jusqu'à sept couleurs différentes.



confirme en cela la théorie de Kosok, les lignes de Nazca sont un gigantesque calendrier astronomique indiquant le rythme des saisons et des éclipses solaires et lunaires. «Les Nazca connaissaient le mouvement des corps célestes et savaient calculer précisément les dates des semailles et des moissons; ils peuvent en cela prétendre à avoir leur place dans l'histoire de l'astronomie», écrit-elle dans *Contribuciones a la geometría y astronomía en el antiguo Perú* (1993, Contributions du Pérou ▶

Ci-dessus, une frégate, un oiseau marin de très grande envergure.



A gauche, l'homme-hibou, ou astronaute, l'un des rares géoglyphes anthropomorphes de Nazca.

A droite, ce cruchon témoigne de la grande habileté des artisans potiers de Nazca.



► précolombien à l'histoire de la géométrie et de l'astronomie). Selon María Reiche, les lignes de Nazca seraient orientées en fonction des étoiles. L'araignée de 46 mètres de long, par exemple, serait à mettre en rapport avec la constellation d'Orion; le singe, spectaculaire avec ses 110 mètres, avec les Pléiades...

#### DES TEMPLES À CIEL OUVERT

Mais les théories de Kosok et Reiche sont contredites par les recherches de l'astrophysicien Gerald S. Hawkins qui, en 1967, reconstitua par ordinateur l'évolution de la carte du ciel de la région de Nazca au cours des sept derniers millénaires. Il démontra ainsi que 80% des géoglyphes sont sans rapport établi avec aucun des 45 principaux corps célestes du ciel de Nazca et que 39 lignes seulement coïncident avec les déplacements de la lune et du soleil.

Si l'on laisse de côté les théories fantaisistes d'Erich von Daniken,

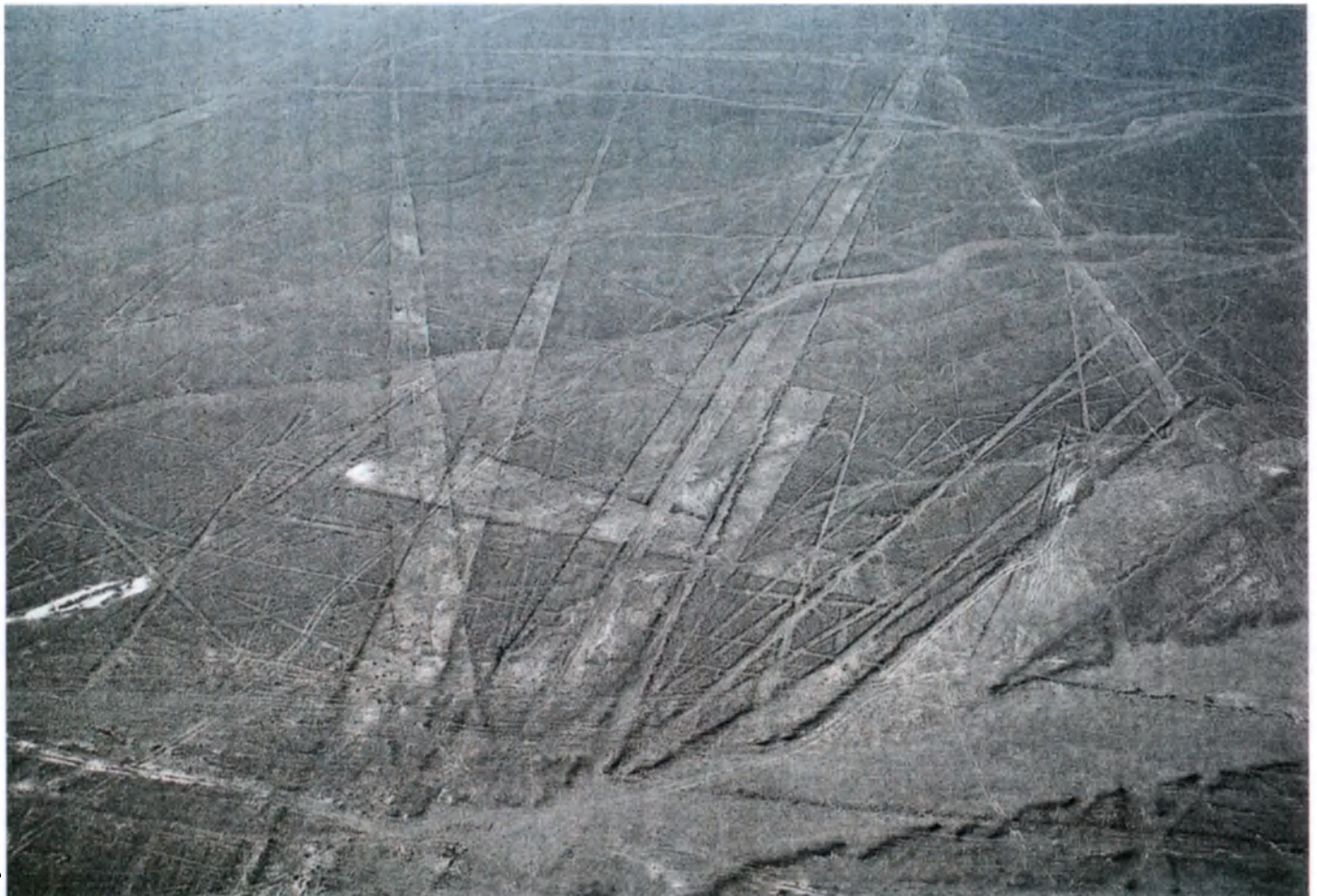
de Huut Williamson et d'autres qui voyaient dans les lignes des pistes d'atterrissage destinées à être vues du ciel par des extraterrestres, la majorité des scientifiques s'accorde aujourd'hui pour penser que les géoglyphes remplissaient une fonction rituelle liée à l'astronomie. Il s'agit probablement de représentations totémiques en rapport avec l'organisation clanique (*ayllus*) de la société, organisation qui contribua au maintien de l'hégémonie sociale et religieuse des Nazca pendant des siècles.

Certains archéologues y voient de fantastiques temples à ciel ouvert qui permettaient au peuple de communier avec la force cosmique de l'esprit qu'ils représentaient. En effet, la plupart des dessins possèdent une «entrée» nettement repérable. Le singe, par exemple, est constitué comme les autres d'un seul trait, dont le départ et l'arrivée se trouvent sous la queue enroulée sur elle-même, si bien qu'en partant

de ce point on peut en faire le tour complet et revenir à son point de départ sans sortir une seule fois du tracé. On imagine facilement qu'une telle continuité devait avoir une raison rituelle.

Comme une grande carte du monde céleste, les lignes de la pampa ne nous mettent pas seulement au défi d'élucider leur mystère, mais aussi d'assurer leur conservation dans un milieu d'une telle fragilité qu'il conserve même l'empreinte des pas. Les efforts de María Reiche ont abouti à l'érection d'un mirador du haut duquel les touristes peuvent satisfaire leur curiosité. Ce qui n'empêche pas les automobilistes d'emprunter les pistes existantes et de laisser d'indélébiles traces de pneus dans le paysage. Si les mesures de protection nécessaires ne sont pas prises, ce site archéologique exceptionnel, qui nous est parvenu intact après plus de 2 000 ans, pourrait bien disparaître à tout jamais en l'espace de quelques décennies. ■

Ces grandes lignes, comme tracées au cordeau, furent à une époque interprétées comme des pistes d'atterrissage pour vaisseaux extraterrestres.





ISABELLE LEYMARIE s'entretient avec

# Ton-That Tiêt

Le compositeur Ton-That Tiêt naît en 1933 à Hué, l'ancienne capitale du Viet Nam impérial. Fixé à Paris depuis 1958, il est parvenu à concilier l'écriture musicale occidentale avec une forme de pensée et une sensibilité foncièrement orientales. Rejetant le folklore, il fait une large part au silence, à la beauté et à l'expressivité des sons, et reste avant tout préoccupé par l'harmonie de l'homme et de l'univers, thème central de son œuvre.

■ Comment êtes-vous venu à la musique occidentale?

**Ton-That Tiêt:** Vers l'âge de quatorze ou quinze ans, j'ai voulu jouer du violon. Mes frères et sœurs se sont cotisés pour m'en offrir un, que l'on a fait venir de France. Un de mes cousins, qui en jouait un peu, m'a donné des cours, mais lorsqu'il a émigré en France, je n'ai trouvé personne à Hué pour le remplacer et j'ai dû travailler seul, avec une méthode et des partitions que je commandais spécialement.

■ Comment avez-vous poursuivi vos études?

**T.-T. T.:** Je rêvais d'aller à Paris, d'entrer au Conservatoire. J'avais travaillé et économisé pendant deux ans pour me payer le voyage. Là on m'a présenté à Georges Dandelot, qui y enseignait. Mes connaissances en solfège étaient si faibles que j'ai dû tout reprendre à zéro — ou presque. J'avais tellement de travail que j'ai dû abandonner le violon. J'ai vite compris que je ne pouvais pas à la fois travailler un instrument et poursuivre des études théoriques poussées. J'ai aussi étudié le contrepoint avec Madame Honegger, à l'École normale de musique de Paris. Au bout de deux ans j'ai obtenu une licence d'harmonie et je me suis présenté au Conservatoire.

■ Composiez-vous déjà?

**T.-T. T.:** Pas encore. Pour être admis en classe de composition, il fallait présenter quelque chose. J'avais donc composé un morceau pour quatuor à cordes — qui n'impressionna personne. À l'époque où j'ai commencé à étudier la composition, au début des années 60, la musique sérielle m'attirait et j'avais entrepris de l'étudier seul. Beaucoup de mes camarades écrivait alors dans cet idiome. Mais mon professeur, Jean Rivier, m'avait conseillé d'y renoncer.



© Olivier Ton-That - Saint-Maur-des-Fossés

«Retournez plutôt en Asie pour chercher votre voie», m'a-t-il dit un jour. C'est lui qui m'a poussé à approfondir mes connaissances en musique traditionnelle asiatique et à étudier les philosophies orientales. André Jolivet, qui prit sa succession, m'a aussi beaucoup influencé en ce sens. Retrouver la pensée orientale fut une étape importante. Cela a créé un univers mental qui m'a permis de trouver mon style personnel. Au bout de trois ou quatre ans, Jolivet a vu ma voie s'esquisser.

■ Comment avez-vous redécouvert la musique vietnamienne?

**T.-T. T.:** Le musée Guimet possède une collection d'enregistrements de musique vietnamienne. On y donnait aussi des concerts de musique orientale, et le musicologue Tran Van Khê, qui y travaillait, m'a initié à la musique bouddhique.

■ Comment vous est venue l'idée de composer à partir des cinq éléments primordiaux: le bois, le feu, la terre, le métal et l'eau?

**T.-T. T.:** En étudiant la philosophie chinoise, le *Yi King* en particulier. Ma première œuvre fondée sur le *Yi King*, *Cinq éléments*, une composition pour orchestre, remonte à 1972. J'ai repris ce thème en 1981. Mais je n'ai pas utilisé le *Yi King* de façon aléatoire, comme John Cage, ni de façon divinatoire — cela ne m'intéresse pas. Ce qui me passionne dans le *Yi King*, c'est qu'il explique l'évolution de l'univers. Je me suis aussi intéressé au bouddhisme du Grand Véhicule, mais du seul point de vue philosophique, car je ne pratique aucune religion. Les deux thèmes principaux de mon œuvre sont l'homme et l'univers. Le bouddhisme et les autres philosophies orientales insistent sur l'amour universel, sur le fait que tous les êtres humains sont frères. ▶

### Discographie sélective

Hy Vong 267 (CBS)  
Incarnations Structurelles (Erato)  
Tuong Niem (G.L.B.)  
Terre-Feu (CRI)  
Niem/Trung Dzuong

### Pour en savoir plus:

Association  
France-Viet Nam pour la musique  
16, rue du Dauphiné  
94 100  
Saint-Maur-des-Fossés  
France  
Tel: (33) 01 48 83 73 28

► ■ **Utilisez-vous des instruments asiatiques dans vos compositions?**

T.-T. T.: Une fois, dans une pièce pour flûte et bande magnétique commandée par l'IRCAM, j'ai utilisé un monocorde.

■ **Quels sont vos projets du moment?**

T.-T. T.: Je réfléchis à un second ballet pour la compagnie de Régine Chopinot — j'en ai déjà créé un pour elle en 1996, sur le thème du feu en harmonie et en opposition avec les cinq éléments. Aujourd'hui, c'est sur le concept du temps que je me penche. J'ai envie de traiter de ce thème à la manière orientale, pas occidentale. L'homme occidental a inventé le temps linéaire et cyclique, alors qu'en Asie la notion de temps appelle celle de non-temps car, dans l'univers, le temps n'existe pas. Le *Yi-King* ne parle ni de commencement ni de fin. Pour lui, il n'y a pas de *big bang* originel.

■ **Vous vous efforcez également de sauvegarder les traditions musicales du Viet Nam.**

T.-T. T.: En 1992, j'ai eu la possibilité d'assister à des cours de musique traditionnelle au Conserva-

toire de Hanoï et j'ai été atterré par ce que j'y ai entendu: on avait modifié cette musique, on l'avait harmonisée, on y avait greffé de nouveaux éléments!

L'année suivante, j'ai rencontré à Hanoï une femme très âgée qui chantait merveilleusement le *catru*, un style caractérisé par un vibrato et des techniques vocales particulières — dont elle était d'ailleurs la seule dépositaire. Je lui ai demandé de former quelques jeunes chanteurs, pour que la tradition ne se perde pas. Il y avait justement, à côté de chez elle, une famille de musiciens dont la jeune fille chantait un peu de *catru*. Madame Quach Thi Hô a accepté de la prendre en mains.

A Hué, j'ai joint tous les interprètes de musique traditionnelle et j'ai organisé une réunion avec les trois plus grands maîtres, à qui j'ai demandé de reconstituer un ensemble de musique de cour.

Ils devaient m'envoyer régulièrement des cassettes, pour que je puisse juger de leurs progrès. Au bout d'un an, l'orchestre impérial savait jouer, mais les jeunes ont toujours besoin d'être initiés. Quant à la jeune fille qui apprenait le *catru*, j'ai été époustoufflé de voir qu'elle avait parfaitement maîtrisé la technique vocale. Si bien qu'en 1995, j'ai pu organiser un concert de musique traditionnelle vietnamienne à la Maison des Cultures et du Monde, à Paris. ■

# Pas de musique sans paroles

PAR ADÁM FELLEGI

En dépit des nombreux festivals, concerts et rassemblements culturels, souvent de très haute tenue, qui ont lieu chaque année dans le monde, il semble que la culture musicale européenne classique, par tradition celle des élites, touche de moins en moins de jeunes esprits.

Les artistes eux-mêmes ont leur part de responsabilité dans ce déplorable état de fait. Peu ouverts, voire hostiles au changement, ils misent sur un perfectionnement croissant de leur art, espérant que la seule virtuosité suffira à leur faire retrouver l'audience qu'ils n'ont plus. L'erreur grave qu'ils commettent est de ne pas tenir suffisamment compte des attentes du public et d'ignorer qu'en matière d'art l'absence de communication barre toute possibilité de communion avec l'œuvre.

Ma propre expérience de pianiste m'a appris que quelques mots d'introduction simples mais bien choisis permettent souvent au public de mieux pénétrer dans l'œuvre et de mieux l'apprécier. Peu importe la forme que l'on donne à ce bref exposé: analyse formelle ou historique, aperçu biographique, mise en perspective comparative ou commentaire culturel général. L'important est de donner une idée de l'œuvre présentée.

Certes, le temps de présentation ne doit pas

excéder celui de l'exécution. L'artiste qui parle doit être sincère, convaincu, et utiliser un langage simple, à la portée d'un enfant, en prenant soin d'éviter tout jargon technique. Il est indispensable qu'il présente lui-même l'œuvre qu'il va interpréter. Enclencher un magnétophone pour diffuser un message pré-enregistré ferait au public l'effet d'une douche froide. À l'opposé, les contorsions et les mimiques auxquelles se livre un virtuose en queue-de-pie pendant qu'il joue un morceau ont un effet plutôt dissuasif sur le public de mélomanes potentiels.

Avec les humbles moyens qui sont les miens, je m'efforce, pour ma part, de présenter en quelques mots, mais en quatre langues, à chacun de mes récitals, les chefs-d'œuvre de plus en plus rarement joués en concert que sont les *Sonates* de Beethoven, celles de Mozart, le *Clavier bien tempéré* de Bach, etc., que j'interprète. Je crois avoir trouvé là un moyen de combattre une des maladies qui affectent, à l'heure actuelle, le monde de la musique. L'efficacité de cette médecine ne l'empêche pas, hélas, d'être ignorée par les professionnels, élevés comme moi dans le culte de l'exécution, au détriment d'une approche plus globale de l'œuvre et, surtout, de sa restitution. ■

## NOS AUTEURS

**NIMROD BENA DJANGRANG**, homme de lettres tchadien, est rédacteur en chef de la revue d'art, de philosophie et de littérature *Aleph, beth*. Il a notamment publié *Pierre, poussière* (Obsidiane, 1989).

**FRANÇOISE AUBIN**, sinologue française, spécialiste de l'islam et du christianisme en milieu chinois, est directeur de recherches au Centre national français de la recherche scientifique (CNRS).

**A. S. GNANASAMBANDAN**, philosophe et homme de lettres indien, est un spécialiste de la littérature tamoule, sur laquelle il a publié de nombreux essais. Il est également l'auteur d'une étude comparative sur les philosophies orientales et occidentales.

**JACQUES LE GOFF**, médiéviste français, ancien président de l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), est l'auteur de nombreux ouvrages. Parmi ceux-ci: *La naissance du purgatoire* (Paris, Gallimard, 1981) et, plus récemment, une biographie de *Saint Louis* (Paris, Gallimard, 1996).

**GREG OXLEY**, journaliste et photographe britannique, collabore notamment à la revue *Études orientales* (publiée par l'Association Etudes orientales).

**PETER FENWICK**, neuropsychiatre britannique, spécialiste de l'épilepsie, chef du service de neuropsychiatrie à l'hôpital Radcliffe d'Oxford, est l'auteur de nombreux articles scientifiques et, en collaboration avec son épouse, d'une étude sur les expériences de mort imminente: *The Truth and the Light* (1995, La vérité et la lumière).

**FRANCE BEQUETTE**, journaliste franco-américaine, est spécialisée dans l'environnement.

**PARISINA MALATESTA**, écrivain et journaliste italienne installée au Venezuela, est notamment l'auteur de contes pour enfants (en espagnol): *Las aventuras de Juan y Juana* (1995, Les aventures de Jean et Jeanne).

**ISABELLE LEYMARIE**, musicologue franco-américaine, a notamment publié *La musique sud-américaine, Rythmes et danses d'un continent* (Gallimard, Paris, 1997).

**ADÁM FELLEGI**, pianiste hongrois, a notamment enregistré des œuvres de Bartók, Berg et Schonberg.

# exposition

23 février- 9 mars  
Palais de l'UNESCO, Salle Miró  
9, place de Fontenoy  
75007 Paris

Dénoncer la guerre, la tyrannie et l'oppression, cultiver la liberté, la tolérance et la démocratie pour la compréhension mutuelle des peuples.

Pour fêter ses 50 ans, *Le Courrier de l'UNESCO* organise une exposition de photos reçues lors du concours international de photographie *Le Courrier de l'UNESCO - Nikon* lancé en 1997. Près de 300 photographes professionnels de 39 pays y ont participé. Le public découvrira dans cette exposition les photos primées ainsi que celles qui ont particulièrement retenu l'attention des jurys lors de la présélection et de la sélection finale.

Les revues s'exposent au

## 8<sup>e</sup> SALON DE LA REVUE

Paris expo

du vendredi 20 au mercredi 25 mars 1998

18<sup>e</sup> Salon du Livre

journée professionnelle lundi 23 mars

- Un site internet pour s'informer sur le salon et découvrir des revues de l'étranger : <http://salondelarevue.reed-oip.fr>
- Plus de 500 revues de toutes disciplines
- Des animations, des débats pour le grand public et les professionnels.
- Des revues des États-Unis, d'Italie, de Belgique et du Brésil

Tous les jours de 10h à 19h  
Nocturnes jusqu'à 22h  
le samedi 21 et mardi 24 mars  
Prix d'entrée : 30 Frs



Invité d'honneur  
le Brésil

MINISTÈRE NATIONAL DE  
L'ÉDITION



Centre National du  
**Livre**



NOTRE PROCHAIN NUMÉRO AURA POUR THÈME:

# L'ART RUPESTRE



L'INVITÉ DU MOIS

LE POÈTE BOSNIAQUE IZET SARAJLIĆ



ENVIRONNEMENT

LES RÉSERVES DE BIOSPHÈRE CUBAINES